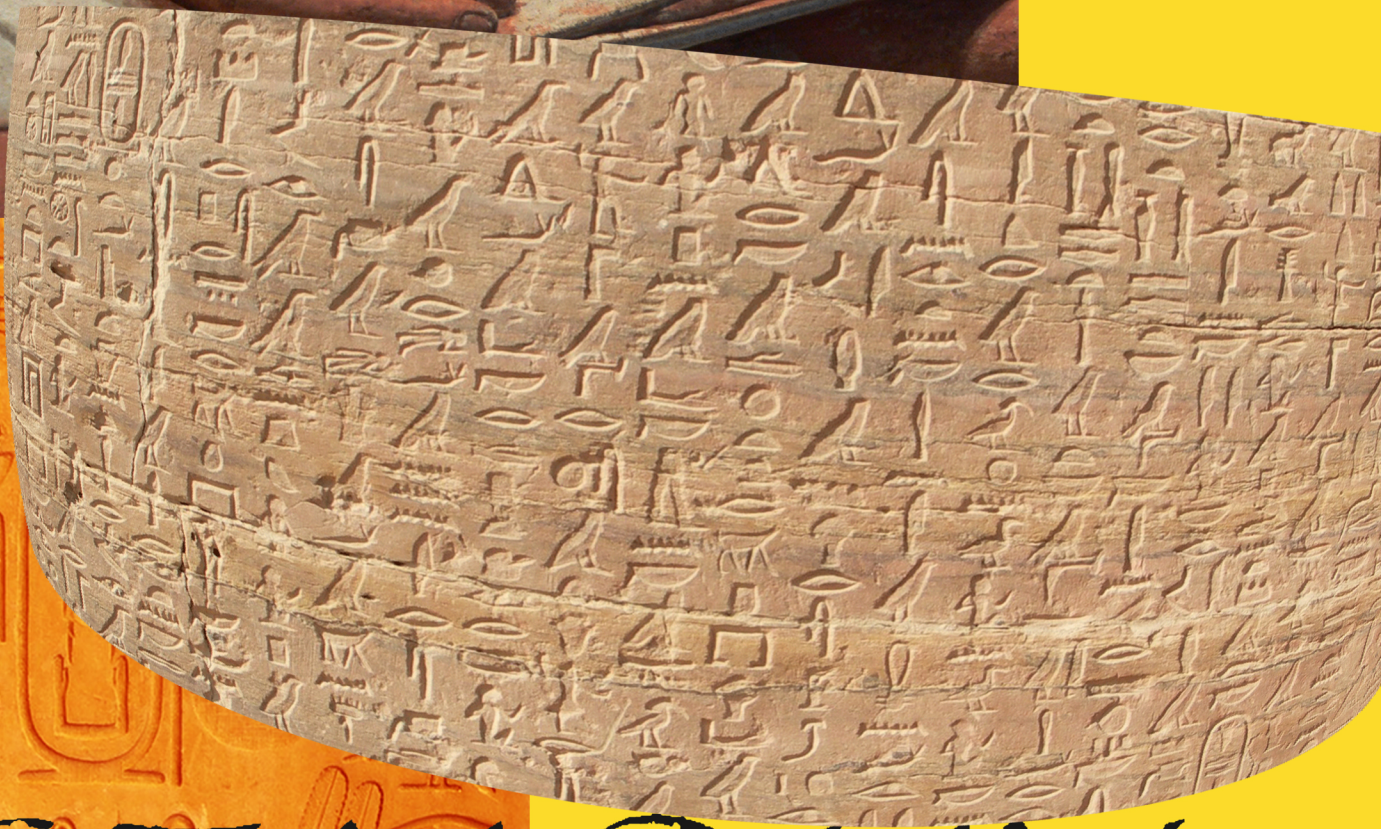


Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion



SENOUAY

Septembre 2017

N°16

ASSOCIATION DAUPHINOISE D'ÉGYPTOLOGIE CHAMPOLLION

Association culturelle régie par la Loi du 1er juillet 1901



Comité scientifique :

Fathy SALEH (Égypte), Charles BONNET (Suisse), Érik HORNING (Allemagne et Suisse), Bernadette MENU (France), Joseph PADRO PARCERISA (Espagne), Alessandro ROCCATI (Italie), Michel VALLOGIA (Suisse), Dirk VAN DER PLAS (Pays Bas), Claude VANDERSLEYEN (Belgique), Pascal VERNUS (France), Christiane ZIEGLER (France).

Personnalités dauphinoises :

Jean BALESTAS, Jean-François De LAGASNERIE, Guy GENET, Pierre GIMEL, Sandrine MARTIN-GRAND.

Président d'honneur :

Jean-Claude GOYON.

Membres du Conseil d'Administration :

Mesdames Jeanne CLAVEAU, Isabelle DUBESSY, Mathilde FRÈRE, Danielle HARGOUS, Karine MADRIGAL, Loubna STOULI, Dominique TERRIER, Céline VILLARINO.

Messieurs René DEVOS, Pierre FONTAINE, Xavier MARTINET, Bernard MATHIEU.

Membres du Bureau :

Président : Bernard MATHIEU ;

Vice-présidente : Dominique TERRIER ;

Secrétaire : Céline VILLARINO ;

Secrétaire adjointe : Jeanne CLAVEAU ;

Trésorier : René DEVOS ;

Trésorière adjointe : Danielle HARGOUS.

Conseillère scientifique :

Christine CARDIN.

Siège social : Musée Dauphinois – 30, rue Maurice Gignoux – 38031 Grenoble cedex 1

Site web : www.champollion-adec.net

Photos de couverture :

Autobiographie de Herkhouf, Qoubbet al-Haoua, détail ; Scribe accroupi, Louvre (E 3023), détail (photos Bernard MATHIEU) ; Chapelle Blanche, Karnak, détail (photo Claude OBSOMER).

SOMMAIRE

Le mot du Président	4
Escapade en Arles et à Lattes : visite des expositions « Khâemouaset » et « À l'école des scribes » ...	5
Escapade à Marseille : visites du Musée d'Archéologie Méditerranéenne (Vieille Charité) et du Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MuCEM)	8
2 ^e Rencontre Égyptologique (2016) : « Le Soudan : une autre Égypte ? ».....	10

CONFÉRENCES

Nouvelles avancées dans le déchiffrement de la langue de Méroé	12
Claude RILLY	
Frédéric Cailliaud et Jean-Jacques Rifaud au Soudan	17
Marie-Cécile BRUWIER	
Nouvelles données sur le royaume de Kerma et sa principale nécropole	23
Matthieu HONEGGER	
Histoire de fouilles : George Reisner et les pyramides royales napatéennes	28
Aminata SACKO-AUTISSIER	
Les fouilles françaises de Sedeinga en Nubie soudanaise (2009-2016)	31
Claude RILLY	
À la recherche d'une image d'Hatchepsout : le Spéos Artémidos	36
Jean-Luc CHAPPAZ	
Hommes et femmes de pouvoir sous la VI ^e dynastie.....	40
Yannis GOURDON	
Quand les défunts parlent aux vivants : quelques autobiographies notables de l'Ancien Empire.....	45
Bernard MATHIEU	
Étienne Drioton, grand égyptologue du XX ^e siècle.....	50
Michèle JURET	
Les hiéroglyphes des écrivains : savoirs et imaginaires, XIX-XX ^e siècles	54
Daniel LANÇON	

ANNÉE 2017-2018

Programme des conférences 2017 – 2018.....	56
Programme des séminaires d'égyptologie 2017-2018.....	57
Programme des cours d'égyptologie 2017-2018	58

Le mot du Président

Au moment où la « société civile » fait une entrée remarquée dans les hautes instances institutionnelles de la V^e République, notre « société » dauphinoise, sous la bienveillante et précieuse présidence d'honneur de Jean-Claude Goyon, peut se prévaloir de jouer pleinement son rôle et de contribuer activement à la connaissance de l'Égypte pharaonique et à la diffusion de la recherche égyptologique.

Ce petit « mot » traditionnel est l'occasion de remercier tout particulièrement Dominique Terrier et Céline Villarino, mais aussi les autres membres du conseil d'administration, Jeannie Claveau, Isabelle Dubessy, Mathilde Frère, Danielle Hargous, Karine Madrigal, Loubna Stouli, Olivier Buard, René Devos et Xavier Martinet, sans oublier notre conseillère Christine Cardin, ainsi que tous les adhérents qui ne ménagent pas leur temps pour faire vivre et prospérer l'ADEC.

Grâce au dévouement de tous, cours, conférences, visites, voyages rythment l'agenda bien rempli d'une association dynamique. Pour ne mettre l'accent que sur l'une des réalisations de l'année écoulée, notre « 2^e Rencontre », qui s'est tenue les 8 et 9 octobre 2016, remporta un succès mérité. *Le Soudan : une autre Égypte ?* — tel était le thème retenu — a permis à différents chercheurs d'exposer leurs toutes dernières recherches : Marie-Cécile Bruwier, Claude Rilly, Matthieu Honegger et Aminata Sackho-Autissier. À cette occasion, l'ADEC peut s'enorgueillir d'avoir accueilli en la personne de Claude Rilly le meilleur spécialiste actuel de la langue méroïtique, qui nous a fait partager ses découvertes avec l'érudition et l'humour qu'on lui connaît. On ne peut qu'encourager tous les adhérents — et les amis des adhérents ! — à venir nous rejoindre, les 7 et 8 octobre 2017, pour notre prochaine « Fête de l'Égyptologie », dédiée à *La vie quotidienne en Égypte ancienne*, à laquelle a bien voulu participer l'un des plus brillants égyptologues français, Pascal Vernus.

L'une des actions prioritaires de notre association, on le sait, est le dépouillement des archives des frères Champollion. Entrepris depuis 2010, avec le concours de Jean-Claude Goyon, ce travail occupe à plein temps Karine Madrigal, qui apporte peu à peu, au fil des publications prévues, des informations précieuses sur *les Deux Frères* et l'éclosion de notre discipline. Un article doit paraître sous peu, co-signé par Jean-Claude Goyon et Karine Madrigal, qui livre quelques révélations sur le transport en France, en 1850, du célèbre obélisque de Louqsor et du sarcophage d'Ânkhnésnéfibrê. Que les intéressés se rassurent : l'article sera téléchargeable gratuitement sur le site de la revue montpelliéraine *ENiM* !

On n'ose dire, étant donné l'actualité politique, que notre association est « en marche »... Elle continue assurément à tracer sa route vaillamment. En accompagnant notamment de ses efforts constants, avec la mairie de Vif et le Conseil départemental de l'Isère, le projet d'ouverture de la Maison Champollion, à Vif, dont l'inauguration est désormais programmée pour juillet 2020.

*Une coupe d'eau suffit à éteindre la soif,
une bouchée de verdure suffit à fixer son attention.
Une bonne chose tient lieu de bonheur ;
un peu de presque rien tient lieu de presque tout.*

*(Enseignement pour Gemnikāi,
XII^e dynastie, vers 2000-1800 av. J.-C.)*

Bernard MATHIEU, 20 juin 2017

Escapade en Arles et à Lattes : visites des expositions « Khâemouaset » et « À l'école des scribes »

SAMEDI 19 NOVEMBRE 2016

L'ADEC a organisé, pour ses adhérents, une escapade le samedi 19 novembre 2016, afin de découvrir deux expositions :

ARLES, au musée départemental de l'Arles antique : « Savoir et pouvoir à l'époque de Ramsès II. Khâemouaset, le prince archéologue », exposition consacrée à Khâemouaset, puissant personnage, fils de Ramsès II.

Khâemouaset est le quatrième fils de Ramsès II et fils d'Isisnéféret, Grande épouse royale. Dès l'enfance, il est associé au culte du dieu Ptah à Memphis mais la période précise à laquelle il devient Grand prêtre est inconnue.

151 œuvres sont recensées à son nom. Il était un grand bâtisseur, à l'image de son père. Son attachement et son intérêt à restaurer les monuments de ses ancêtres datant de l'Ancien Empire, construits dans la région de l'ancienne capitale économique du pays, Memphis, donneront à Khâemouaset le titre de « père de l'archéologie ».

Le musée du Louvre a prêté à l'occasion de cet événement, de très belles pièces trouvées par Auguste Mariette dans les tombes des taureaux Apis ainsi que les bijoux et amulettes qui couvraient la (supposée) momie du prince. Une statue colossale représentant le pharaon Ramsès II, lourde de trois tonnes, accueille le visiteur. Des aquarelles de Jean-Claude Golvin reconstituent le visage de l'Égypte à la XIX^e dynastie et en particulier de Thèbes.

En tant que quatrième fils de Ramsès II, Khâemouaset n'était pas destiné à régner. Son père le confia très tôt au clergé de Ptah. Il en devint Grand prêtre, ce qui fit de lui l'un des personnages les plus puissants de son époque.

Nous pouvons admirer dans cette section une magnifique statue de Khâemouaset présenté en Grand prêtre de Ptah et protégé par une divinité. Il est coiffé d'une grande mèche, et porte un costume avec tête de félin. Nous remarquons qu'il porte un pagne qui n'est pas du tout à la mode à son époque, mais mille ans auparavant. Cette pièce a été prêtée par le musée de Grenoble.



Figure 1 : Stèle de déposé en l'honneur d'un taureau Apis et du prêtre Pyiy (Louvre N 411).

© I. DUBESSY.

Sont exposées de nombreuses pièces découvertes par Auguste Mariette dans le Sérapéum à Memphis où se situaient les tombes des taureaux Apis.

Connu depuis la première dynastie, le taureau Apis ne bénéficie d'une tombe qu'à partir du règne d'Amenhotep III. Il n'y a qu'un seul taureau sacré à la fois.

Après la mort d'un taureau, on se met à la recherche de son successeur, reconnu grâce à des marques blanches sur son pelage noir. Le veau est conduit à Memphis puis intronisé dans le temple de Ptah.

Suite à la mort naturelle de l'animal, le corps est emporté dans la nécropole où il est momifié. Comme pour un humain, on procède au rite de l'ouverture de la bouche permettant au défunt de retrouver ses capacités dans l'au-delà.

La dépouille du taureau, dans un cercueil en bois, est placée dans une tombe isolée. À partir de l'an 30 de Ramsès II, les dépouilles sont placées dans les « petits souterrains » inaugurés par Khâemouaset qui a un rôle

important dans le développement du Sérapéum.

Dans cette section sont exposées de nombreuses stèles montrant le taureau Apis, et de magnifiques vases canopes ayant contenu les viscères d'un taureau.

La suite nous permet de découvrir au gré des vitrines, un calendrier d'Éléphantine, une coudée, une horloge, des papyrus magiques ou de mathématiques, et le magnifique papyrus mythologique de Nespakachouty où nous pouvons voir Chou s'interposant entre Geb et Nout permettant ainsi à la barque du dieu soleil de circuler.

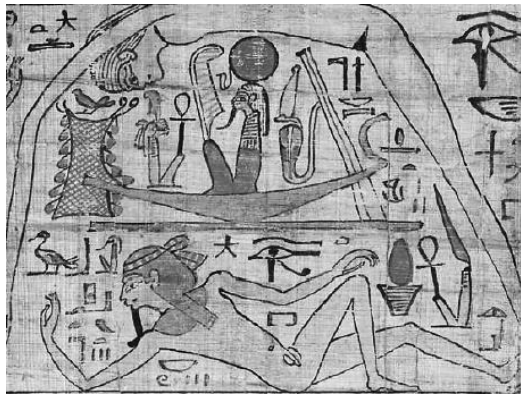


Figure 2 : Papyrus de Nespakachouty (Louvre E 17401).
© I. DUBESSY.

Pour finir, nous découvrons les objets mis au jour par A. Mariette et supposés appartenir au prince. Les égyptologues datent la mort de Khâemouaset en l'an 55 du règne de Ramsès II. Sa tombe se situe peut-être dans le Sérapéum. Elle aurait été mise au jour par l'égyptologue Auguste Mariette, pendant ses fouilles des souterrains où étaient inhumés les taureaux Apis.



Figure 3 : Objets funéraires attribués à Khâemouaset.
© I. DUBESSY.

Ayant recours à de la poudre pour dégager une partie des souterrains, il découvre une momie très endommagée au visage recouvert d'un masque d'or, ainsi qu'une série de bijoux, amulettes et ouchebtis au

nom de Khâemouaset. Mais Mariette donne plusieurs descriptions de la scène et se contredit sur certains points. Le corps du prince a peut-être été déplacé plus tardivement dans le Sérapéum suite au pillage de sa tombe. La question fait débat et le mystère reste entier.

À l'ADEC, étant des passionnés, après avoir pique-niqué sur l'herbe, direction **Lattes** pour une deuxième exposition au musée Henri-Prades : « À l'école des scribes. Les écritures de l'Égypte ancienne ».

Cette magnifique exposition présente des objets nous montrant l'écriture égyptienne sur une période de 3000 ans. Elle suit un parcours chronologique, retraçant l'émergence de l'écriture avec le cunéiforme, premier système fait de signes anguleux avec des « coins » jusqu'au démotique.



Figure 4 : Fragment de tombe de Séthi I^{er}.
© I. DUBESSY.

L'exposition est riche d'œuvres exceptionnelles. Elle est l'occasion de montrer au grand public des objets rarement, voire jamais, exposés. Certains proviennent des réserves du musée du Louvre ou ont été prêtés par des collectionneurs privés.

Par exemple, mettant en lumière une tablette jusqu'alors délaissée, un égyptologue a découvert qu'il s'agissait de l'un des plus anciens exercices scolaires connus à ce jour.

Nous découvrons des papyrus, stèles funéraires, sculptures, tablettes d'écoliers, des outils de scribe : un godet pour délayer l'encre et un coupe-papyrus ainsi que des étiquettes de momies de l'époque ptolémaïque ! Plus de soixante-dix pièces réunies pour retracer l'histoire de l'écriture dans

Escapade à Marseille : visites du Musée d'Archéologie Méditerranéenne (Vieille Charité) et du Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MuCEM)

SAMEDI 13 MAI 2017

Le 13 mai, des membres de l'ADEC ont rejoint les bords de la Méditerranée pour découvrir deux musées.

Le Musée d'Archéologie Méditerranéenne (Vieille Charité)

Nous avons été accueillis dans cet ancien hospice du XVII^e siècle – devenu le Musée d'Archéologie Méditerranéenne en 1989 – par le conservateur-adjoint Gilles Deckert, pour une visite privée et exceptionnelle.

Contrairement à d'autres musées, la plus grande partie (95 %) de la collection égyptienne de la Vieille Charité ne provient pas de fouilles mais des achats du docteur Antoine Barthélémy Clot-Bey (Grenoble 1793 - Marseille 1868). C'est pourquoi la provenance et la datation des objets achetés font défaut. Le vice-roi d'Égypte,



Figure 1 : Portait de Clot-Bey. Méhémet Ali, a
© N. LURATI.

élevé le bon docteur à la dignité de bey en 1832 en reconnaissance de son dévouement lors de l'épidémie de choléra de 1831 et pour services rendus (création d'écoles de médecine, de pharmacie et de sages-femmes...). Ce grand amoureux de l'Égypte vendit sa collection (plus de 900 objets) à la ville de Marseille pour une somme modique. Des dépôts, dons et achats sont venus au fil du temps enrichir cette prodigieuse collection, laquelle laisse envieus les membres de l'Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion.

L'exposition est organisée de manière thématique :

1^{re} salle : devant une carte de l'Égypte, Monsieur Deckert donne un cours magistral d'histoire, d'agronomie et de géopolitique. Dans cette salle, de l'époque



pré-dynastique à la XX^e dynastie se

Figure 2 : Statue de Sekhmet.
© N. LURATI.

côtoient différents objets : vases Nagada I et II, palettes à fard, une statue de Ramsès VI en granit de la XX^e dynastie, et une magnifique tête léontocéphale de la déesse Sekhmet (XVIII^e dynastie).

2^e salle : elle est dédiée à la vie quotidienne. Nous pouvons admirer des objets tels que peignes, sandales et chevets en bois. Dans cette salle, nous pouvons aussi voir la statue cube du préfet Sobekhotep (XVIII^e ou XIX^e dynastie) et un bas-relief aux cartouches de Ramsès II.

3^e salle : nous entrons dans une salle hypostyle par une porte reproduisant un pylône. Cette salle, qui au premier regard, ne semble occupée que par un ibis et une déesse, recèle une multitude de dieux : Isis allaitant, Harpocrate assis dans une fleur de lotus, Nephtys agenouillée en bois polychrome ; des momies de chat, d'ibis, de gazelle, de chien, ainsi que des reliquaires et des vases votifs. Mais toute l'attention est retenue par un sarcophage d'ibis en bois doré, argent, cuivre et pâte de verre d'époque ptolémaïque, trouvé à Tounah el Gebel et une statue de la déesse Neith en granite noir de la XVIII^e dynastie. Sculptée sous le règne d'Amenhotep III, récupérée par Ramsès II, découverte à Tanis, cette magnifique Neith aurait servi d'ancre à quelque marin égyptien d'après notre guide.

4^e salle : au centre de cette salle se trouvent deux sarcophages d'époque ptolémaïque. Le premier en serpentine vert sombre, le second en basalte noir, de moins belle facture, a été usuré. Quelques belles stèles funéraires ornent tout un mur. Dans des vitrines sont exposés des sarcophages, des vases canopes, des amulettes, des scarabées, des cônes funéraires, des ouchebtis etc., sans oublier la très célèbre table du scribe Kenhipchef, connue aussi sous le nom de « table de Clot-Bey ». Elle porte les noms de trente-quatre pharaons et contribua à reconstruire la chronologie des XVII^e, XVIII^e et XIX^e dynasties.



Figure 3 : Table du scribe Kenhipchef, dite « table de Clot-Bey ».

© N. LURATI.

5^e salle : cette salle est fameuse en raison des quatre stèles orientées du général Kasa (XIX^e dynastie – Séthi I^{er}). Ces stèles, scellées dans les quatre murs du caveau, servaient de réceptacle à une brique inscrite d'une formule appropriée et à une figurine, conformément au Livre des Morts. Ces quatre stèles forment un ensemble unique au monde.



Notre guide nous fait la surprise d'une visite de l'exposition temporaire : « Le Banquet de Marseille à Rome : Plaisirs et Jeux de Pouvoirs ». Une proposition en 3D de l'incroyable salle à manger tournante de Néron, dont les vestiges ont été identifiés en 2009 par Françoise Villedieu, directrice de recherche au CNRS, a tout autant intrigué qu'intéressé les membres de l'ADEC.

Le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MuCEM)

Frédéric Mougenot, docteur en égyptologie, conservateur au MuCEM, nous fait l'amitié de guider bénévolement notre groupe pour nous faire découvrir ce magnifique bâtiment réalisé par l'architecte Rudy Ricciotti, mélangeant l'ancien avec le fort Saint-Jean et le moderne avec une construction contemporaine recouverte de résilles de béton en façade, les deux étant reliés par une passerelle donnant sur le toit du nouveau bâtiment, formant terrasse.

La Galerie de la Méditerranée est l'un des espaces d'exposition du MuCEM. Elle fait succéder des lieux, des hommes et des voyages sur 1 500 m². Quatre faits de civilisations sont proposés comme singularités des sociétés méditerranéennes, depuis l'époque du Néolithique jusqu'à aujourd'hui : invention des agricultures et naissance des dieux ; Jérusalem, ville trois fois sainte ; citoyennetés et droits de l'homme ; au-delà du monde connu.

Nous pouvons découvrir une grande variété d'objets et d'œuvres d'art issus en partie des collections du musée. Le MuCEM bénéficie également de prêts d'institutions françaises et étrangères. De l'Égypte antique, peu d'objets : un modèle du Moyen Empire représentant un bouvier accompagné de deux bovins ; une Isis allaitante ; un portrait du Fayoum et une tête.



Figure 4 : Modèle du Moyen Empire.

© N. LURATI.

La visite se termine sur les toits du musée pour apprécier la beauté de la ville, posée comme une pierre précieuse sur une Méditerranée de lapis-lazuli, baignée par les rayons en fusion d'un Râ bienfaisant. Un seul regret, devoir quitter si tôt le MuCEM. Merci aux organisatrices pour ce grand tour des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée.

Jeannie CLAVEAU

2^e Rencontre Égyptologique (2016) : « Le Soudan : une autre Égypte ? »

SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 OCTOBRE 2016

Les Archives départementales de l'Isère accueillent notre 2^e Rencontre du 8 octobre 2016. Le thème du Soudan, indissociable de l'Égypte pharaonique, avec ses pharaons noirs qui régnèrent à plusieurs reprises sur l'Égypte, et dont les pyramides se dressent toujours au milieu des sables, était l'occasion de mieux découvrir ces différentes civilisations, certes moins connues que celle de l'Égypte antique, mais ô combien passionnantes et tenter d'apporter une réponse à la question : Une autre Égypte ?

Claude Rilly fit le point sur les « Nouvelles avancées dans le déchiffrement de la langue de Méroé », que ses récentes découvertes et études comparées lui permettent de rattacher au groupe soudanais oriental faisant partie des langues nilo-sahariennes ; le méroïtique est une langue que nous pouvons lire mais qu'il est encore impossible de traduire.

Puis Marie-Cécile Bruwier nous présenta « Frédéric Cailliaud et Jean-Jacques Rifaud au Soudan », deux « découvreurs » de la Nubie, qui ont ramené de leurs voyages – outre des collections considérables d'antiquités figurant dans les plus grands musées d'Europe – des centaines de dessins, relevés et copies des inscriptions des temples.

Une pause-déjeuner pris dans un restaurant des environs permettait aux participants de dialoguer avec les conférenciers, dans une ambiance chaleureuse et sympathique.

Ce fut ensuite Matthieu Honegger qui nous communiqua de « Nouvelles données sur le royaume de Kerma et sa principale nécropole », site habité depuis 8 300 ans avant notre ère ; il semble possible d'établir un lien entre les pratiques de ces civilisations et les

Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion
www.champollion-adece.net

8-9 octobre 2016

Grenoble
Archives départementales de l'Isère
(Samedi - entrée payante)

Musée de Grenoble
(Dimanche - entrée du musée payante)

Kiosque à musique - Jardin de Ville
(Dimanche - gratuit)

2^e RENCONTRE ÉGYPTOLOGIQUE

LE SOUDAN :
une autre
Égypte ?

isère Archives départementales de l'Isère Archives départementales de l'Isère Musée de Grenoble Kiosque à musique - Jardin de Ville

populations d'Afrique de l'est, notamment les incisions ou déformations de cornes sur le bétail.

Puis Aminata Sackho-Autissier nous conta « Une histoire de fouilles : Georges Reisner et les pyramides royales napatéennes ». Considéré comme l'un des fondateurs de l'archéologie scientifique moderne, il explora de nombreux sites, fut conservateur du musée de Boston (qui lui doit une partie de sa collection égyptienne) et professeur à l'université d'Harvard.

Pour conclure cette journée, Claude Rilly reprit la parole pour évoquer les « Fouilles françaises à Sedeinga en Nubie soudanaise (2009-2016) ». À Sedeinga, immense nécropole napatéenne et méroïtique, se trouvent les ruines, maintes fois pillées, d'un temple qu'Amenhotep III fit construire en l'honneur de son épouse Tiye.

Tous les participants (une centaine), parmi lesquels des membres d'associations amies, ainsi que les conférenciers, ont vivement apprécié cette journée, placée sous le signe de l'érudition, mais aussi de la convivialité et la bonne humeur.

Rendez-vous en octobre 2018 pour la 3^e édition.


Le dimanche 9 octobre étaient proposées deux activités :

- deux visites de la collection égyptienne du musée de Grenoble, occasion pour Céline Villarino de reconstituer l'historique de la collection sur laquelle elle a longuement travaillé, visites suivies par une cinquantaine de visiteurs (re)découvrant un autre aspect de cette collection ;
- deux balades, dans Grenoble, sur les pas des frères Champollion, guidées par Karine

Madrigal qui, en tant que chargée du dépouillement de la correspondance Champollion, connaissait particulièrement bien le sujet et n'était pas avare d'anecdotes. Environ 70 promeneurs ont déambulé dans la bonne humeur sous le parapluie, le froid et le mauvais temps ne les ayant pas arrêtés.

Après ce week-end qui a rencontré un vif succès, il est temps de penser à la prochaine fête de l'Égyptologie, qui se tiendra à Vif (désormais tous les deux ans, en alternant avec une Rencontre), le week-end des 7-8 octobre 2017, sur le thème « La vie quotidienne en Égypte ancienne ».

Dominique TERRIER

SAMEDI Conférences Archives départementales	DIMANCHE Activités
<p>9h-9h30 : accueil</p> <p>9h30-10h30 Nouvelles avancées dans le déchiffrement de la langue de Méroé Claude RILLY, Chargé de recherche au CNRS, UMR 8135 et directeur de la Mission archéologique française de Sedeinga (Nubie soudanaise)</p> <p>10h30-11h : pause café</p> <p>11h-12h Frédéric Caillaud et Jean-Jacques Rifaud au Soudan Marie-Cécile BRUWIER, Directrice scientifique, Musée royal de Mariemont</p> <p>12h-14h : pause déjeuner</p> <p>14h-15h Nouvelles données sur le royaume de Kerma et sa principale nécropole Matthieu HONEGGER, Professeur d'archéologie préhistorique, Université de Neuchâtel et directeur de la mission archéologique des fouilles de Kerma</p> <p>15h-16h Histoire de fouilles : George Reisner et les pyramides royales napatéennes Aminata SACKHO-AUTISSIER, Collaborateur scientifique de la section Nubie-Soudan au département des Antiquités égyptiennes du musée du Louvre</p> <p>16h-16h30 : pause café</p> <p>16h30-17h30 Les fouilles françaises de Sedeinga en Nubie soudanaise (2009-2016) Claude RILLY, Chargé de recherche au CNRS, UMR 8135 et directeur de la Mission archéologique française de Sedeinga (Nubie soudanaise)</p>	<p>MUSÉE DE GRENOBLE</p> <p>Visite de la collection égyptienne du musée de Grenoble</p>  <p>À 11h et 15h (durée env. 1h)</p> <p>RDV directement au musée (entrée du musée payante)</p> <p>PROMENADE</p> <p>« Sur les pas des Champollion »</p> <p>Gratuite</p> <p>Départs : 11h et 15h (durée env. 1h30)</p> <p>RDV au kiosque à musique du Jardin de Ville de Grenoble</p>  

Nouvelles avancées dans le déchiffrement de la langue de Méroé

Claude RILLY

Chargé de recherche CNRS, UMR 8135 – Langues, langage et cultures d'Afrique noire (LLACAN) / INALCO

Conférence du samedi 8 octobre 2016
Archives départementales – Grenoble

La langue méroïtique était parlée durant l'Antiquité dans le nord de l'actuel Soudan, sur ce territoire situé le long des cataractes du Nil que les Égyptiens appelaient Koush, les Grecs l'Éthiopie et les chroniqueurs arabes médiévaux le pays des Nubiens ¹.

Ses premières attestations figurent très probablement dans les textes d'exécration du Moyen Empire, qui listent les souverains de Koush et leurs parents parmi les ennemis de l'Égypte. Leurs noms correspondent en effet à la phonétique méroïtique. Ces monarques règnent sur le premier État historiquement connu au Soudan, le Royaume de Kerma (2450 – 1450 av. J.-C.). Mais il faut attendre la XVI^e dynastie pour avoir un témoignage certain de cette langue, avec une liste de 57 noms de notables, écrits au dos du papyrus Golénischeff [Fig. 1], où il est cette fois possible de décomposer certains anthroponymes en éléments bien attestés plus tard dans les



textes méroïtiques.

Figure 1 : Extrait du dos du pap. Golénischeff, où figure une liste de noms méroïtiques anciens transcrits phonétiquement en hiéroglyphes ; vers 1570 av. J.-C.

© GEMP. Fonds Leclant.

Avec la colonisation égyptienne de la Nubie sous la XVIII^e dynastie, l'écriture, jusqu'alors inusitée dans le Royaume de Kerma, est introduite à Koush. Mais il s'agit de textes rédigés dans la langue et l'écriture égyptienne. Lorsqu'après le retrait des Égyptiens apparaît vers 800 un nouveau royaume local centré sur la ville de Napata, les scribes continueront à écrire exclusivement en égyptien, se contentant de transcrire plus ou moins phonétiquement les noms méroïtiques des rois de la XXV^e dynastie, Shabataqo, Shabaqo, Taharqo et Tanouétamani, qui ont régné sur l'Égypte et le Soudan. Le même usage perdure chez leurs descendants, les souverains du Royaume de Napata (656 – 270 av. J.-C.).



Figure 2 : Sistre au nom du roi méroïtique Arnekhamani, avec inscription méroïtique gravée sur le manche ; vers 210 av. J.-C.

Avec l'aimable permission de la Galerie Harmakhis.

Ce n'est qu'avec l'apparition d'une nouvelle dynastie issue du sud, qui fonde le Royaume de Méroé (270 av. J.-C. – 330 apr. J.-C.), qu'est élaborée une écriture spécifique pour la langue méroïtique. Appelée « cursive méroïtique », elle tire ses signes du démotique, bien qu'elle utilise un système phonétique tout à fait différent.

Le premier document daté, récemment découvert, est un sistre au nom du roi Arnékhamani, vers 210 av. J.-C [Fig. 2]. Un demi-siècle plus tard est créée une seconde écriture, dite « méroïtique hiéroglyphique », qui fonctionne selon les

¹ Le terme « Nubie », tiré du nom arabe des Nubiens (*Nūbā*), n'apparaît que tardivement, dans les cartes occidentales à partir de la fin du Moyen-Âge. L'ethnonyme arabe est lui-même emprunté au grec et provient d'un mot méroïtique signifiant « esclave » (*Nob*), un nom péjoratif donné à ce peuple qui vivait sur les marges occidentales du Royaume de Méroé et l'envahirent au IV^e siècle de notre ère. Il n'y a donc aucun lien étymologique avec l'égyptien *nbw*, copte *noub* « or », contrairement à ce qu'on affirme souvent à tort.

mêmes principes, mais dont les signes sont empruntés au répertoire des hiéroglyphes égyptiens. Cette écriture sacrée est réservée aux monuments royaux et aux murs des temples [Fig. 3].



Figure 3 : Colonne du temple d'Amon de Naga, avec inscriptions en méroïtique hiéroglyphique.

© Cl. RILLY.

Après la chute de Méroé vers 330/350 de notre ère, une nouvelle élite, les Nubiens (*Nouba*), remplacent les Méroïtes. Le grec est désormais utilisé comme langue écrite. Le dernier document méroïtique connu figure dans le *mammisi* du temple d'Isis à Philae, à côté du dernier texte égyptien, rédigé en démotique en 452 de notre ère. Dans les deux cas, on a affaire à des *graffiti* d'adoration aux divinités de Philae gravés par un prêtre nommé Smet. Au milieu du VI^e siècle, les royaumes nubiens sont convertis au christianisme et une nouvelle écriture, le vieux-nubien, fait son apparition. Il s'agit d'une adaptation de l'écriture copte à la phonologie nubienne, avec trois signes supplémentaires empruntés au méroïtique. L'ancienne langue de Koush disparaît ensuite, à une époque mal définie, mais sans doute au cours du Moyen-Âge. Elle ne subsiste plus aujourd'hui que dans quelques emprunts que lui a fait le nubien, comme le mot *maša* « soleil ». Un peu de méroïtique survit donc chaque fois qu'un Nubien dit : *maša dukki* « le soleil se lève ».

L'écriture méroïtique est un alphasyllabaire, comme l'est par exemple la *devanagari* indienne utilisée pour le sanscrit et le hindi : elle transcrit non les phonèmes (voyelles et consonnes) comme le fait un véritable alphabet, mais les syllabes, avec toutefois un principe d'économie qui la distingue des syllabaires, où à chaque syllabe correspond un caractère particulier : les syllabes qui commencent par la même consonne utilisent le même signe de base. Tracé sans ajout, ce signe de base transcrit consonne + voyelle /a/, dite « voyelle inhérente ». Si la voyelle de la syllabe est différente, par exemple /i/ ou /e/, un second signe spécifique est ajouté². L'écriture méroïtique comprend vingt-trois signes plus un séparateur de mots formé de deux ou trois points superposés. La différence entre cursive et hiéroglyphique ne réside que dans la forme des signes, le système demeurant identique.

Malgré sa relative simplicité, l'écriture méroïtique a donné du fil à retordre aux savants pendant près de soixante-dix ans. C'est en 1911 que l'égyptologue britannique Francis Llewelyn Griffith acheva le déchiffrement après quatre ans de travail. Il arriva de plus à établir le sens de plusieurs dizaines de mots, dont beaucoup étaient des termes culturels, empruntés à l'égyptien (par exemple *Wos* « Isis », *Asori* « Osiris », *ant* « prêtre », *apote* « ambassadeur »)³. Les mots purement méroïtiques étaient plus rares dans ce petit glossaire (*ato* « eau », *abr* « homme », *kdi* « femme »)⁴ et indiquaient une langue inconnue, sans lien immédiatement perceptible avec les langues modernes et anciennes de la région. Les quelques éléments de syntaxe que Griffith avait pu établir montraient toutefois une similitude évidente avec le nubien, mais la comparaison du vocabulaire était décevante. Ainsi le méroïtique dispose de deux verbes pour « enfanter » (*dxé*) et « engendrer » (*erike*) alors que le nubien médiéval n'en a qu'un seul, *ounn-*. Qui plus est, aucun texte bilingue, équivalent soudanais de la pierre de Rosette ou des inscriptions multilingues de Darius, n'a jamais été retrouvé jusqu'à présent.

² Cette description n'est qu'une esquisse simplifiée d'un système plus complexe. Pour une étude complète des conventions de l'écriture méroïtique, voir RILLY, 2007, p. 280-312.

³ Ces graphies sont une translittération conventionnelle, signe par signe. La prononciation de ces quatre mots était respectivement /us/, /usuri/, /annata/, /upute/.

⁴ Prononcés respectivement /attu/, /abara/, /kadi/.

La situation du méroïtique était donc, après le déchiffrement de Griffith, celle de nombreuses langues anciennes qui peuvent être lues, signe à signe, sans pour autant être traduites, de la même manière qu'un Français peut lire un texte hongrois, puisque qu'il est écrit en alphabet roman, mais n'y comprendra rien s'il n'a pas appris la langue. Le cas le plus célèbre est celui de l'étrusque, langue principale de l'Italie du Nord avant le latin, qui, malgré deux siècles de recherche, demeure en grande partie inconnue et dont les plus longues inscriptions restent presque totalement hermétiques. On pourrait citer aussi le picte, langue ancienne de l'Écosse, le messapien, autrefois parlé sur la côte adriatique de l'Italie, l'ibère et le tartessien dans la péninsule ibérique et bien entendu, le gaulois en France. Trois conditions permettent d'élucider ce type de langue : (1) la découverte de bilingues importants, (2) la parenté proche avec des langues connues, (3) l'existence de textes nombreux, longs et variés. La première condition a permis de déchiffrer par exemple le sumérien ou l'élamite, langues anciennes du Moyen-Orient qui n'appartiennent ni l'une ni l'autre à une famille linguistique attestée, mais apparaissent dans de nombreux textes bilingues aux côtés de l'akkadien. La seconde condition a donné justement la clé de l'akkadien, la plus vieille langue sémitique connue, apparentée à l'hébreu et à l'arabe. Néanmoins, tous ces déchiffrements n'ont été possibles que parce que la troisième condition, qui n'est pas suffisante, mais nécessaire, avait été remplie. Dans le cas du gaulois par exemple, on n'a que peu de textes bilingues, mais la langue appartient en revanche à la famille celtique bien connue, à laquelle se rattache le gallois, le breton et l'irlandais. On pourrait donc espérer comprendre potentiellement l'ensemble des textes connus. Hélas, ils sont généralement courts et stéréotypés⁵ et seule une poignée de textes dépassent quelques lignes. C'est pourquoi, en dépit de la proximité du gaulois avec les autres langues celtiques, les progrès sont lents et dépendront dans l'avenir de nouvelles découvertes.

Le méroïtique remplit la troisième condition : près de deux mille inscriptions ont été découvertes, dont la plupart sont aujourd'hui publiées. Si ce chiffre n'est pas considérable par rapport à d'autres corpus, notamment celui de l'égyptien, on relèvera que ces textes sont souvent longs⁶ et présentent une grande variété : inscriptions funéraires, chroniques royales, prières, textes magiques, comptes administratifs, légendes iconographiques, etc. De nouveaux documents sont exhumés chaque année : la saison de novembre/décembre 2016 sur la nécropole de Sedeinga, le site de Moyenne Nubie dont je dirige les fouilles, a par exemple fourni sept inscriptions funéraires comprenant de 5 à 14 lignes [Fig. 4]. Comme nous l'avons précédemment indiqué, aucun bilingue d'ampleur comme la pierre de Rosette n'a été retrouvé jusqu'à présent, si bien que la condition (1) n'est ici pas remplie. Avant même le déchiffrement de l'écriture, on a placé beaucoup d'espoir sur une possible affiliation du méroïtique à une famille de langues connues, ce qui constitue notre condition (2).

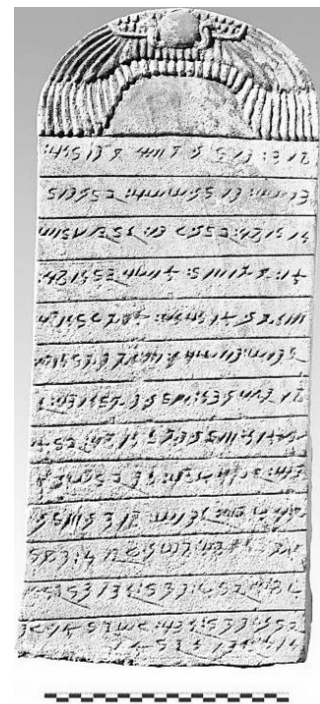


Figure 4 : Stèle de Sedeinga inscrite en cursive méroïtique au nom de la dame Ataquelula ; II^e s. apr. J.-C.

© SEDAUV. FRANCIGNY.

⁵ On trouve par exemple beaucoup de brèves consécration d'offrandes votives. Voir LAMBERT, 1994, p. 71-183.

⁶ Le plus long texte connu à ce jour est la stèle du roi Tanéyidamani (vers 160 av. J.-C.), découverte dans le temple d'Amon du Gébel Barkal et conservée au musée de Boston. Elle comprend 161 lignes sur quatre faces.

Cette question a été débattue pendant un siècle avec peu de résultats tangibles. Trois thèses principales s'opposaient : une filiation avec la famille afro-asiatique ⁷, avec la famille nilo-saharienne ⁸ ou un statut de langue isolée. L'égyptologue allemand Fritz Hintze a montré que la langue n'était pas afro-asiatique dans un article publié en 1955, mais cette conclusion a régulièrement été remise en cause, sans pour autant y opposer des arguments convaincants. L'archéologue canadien Bruce Trigger, dès 1964, avait proposé de rattacher le méroïtique au « soudanique oriental », l'une des branches principales du nilo-saharien, qui comprend les langues nubiennes. Mais sa démonstration s'était faite à partir de données méroïtiques très contestables tirées d'études dépassées et s'était heurtée à un certain scepticisme. Hintze pour sa part optait pour une langue isolée, dont la famille aurait totalement disparu, comme autrefois le sumérien et l'étrusque ou aujourd'hui le basque.

Lorsqu'en 2003, j'ai repris l'étude de la question, la connaissance du méroïtique avait progressé depuis les années 1950/60 et permettait d'utiliser des données plus sûres. D'un autre côté, l'étude linguistique des parlers de la région avait également bien avancé et j'y avais ajouté mes propres enquêtes de terrain au Soudan et en Érythrée. Il était désormais possible de prouver l'exactitude des conclusions de Trigger sur des bases solides et vérifiées. C'est bien au groupe soudanique oriental qu'appartenait le méroïtique, et plus exactement au sous-groupe septentrional, le « soudanique oriental nord » (SON) qui comprend le nubien du Soudan, le nara d'Érythrée, le tama du Darfour et du Tchad et le nyimang des Monts Nouba, au Soudan (RILLY, 2010). La comparaison du méroïtique avec les langues SON ne permet pas un résultat immédiat car la parenté n'est pas aussi proche que celle, par exemple, que l'on trouve entre les langues latines. Mais cette approche s'ajoute désormais à tous les outils qui ont permis d'avancer jusqu'ici dans la compréhension du méroïtique : étude des contextes archéologique et iconographique, parallèles avec les textes égyptiens, repérage des emprunts à l'égyptien, élucidation des mots inconnus par leur rapport sémantique et syntaxique avec les termes déjà connus qui les entourent.

Pour donner un exemple de ces différentes méthodes et de l'importance de la comparaison linguistique, nous pouvons nous référer à une identification récente : le mot *telpe* ou *telepe*, qui apparaît dans plusieurs inscriptions méroïtiques. Ici, c'est le support d'écriture qui donne une première clé. Toutes ces inscriptions ont en effet été tracées ou gravées sur des amphores de grande taille importées du bassin méditerranéen. Sur trois d'entre elles, originaires d'une sépulture du cimetière de Karanog en Basse-Nubie, le mot figure seul. Sur deux autres retrouvées dans une tombe privée de Méroé, le mot entre dans la phrase *telpe-yo Bobosb-li-s-o* qui signifie « ce *telpe* est de la part de Boubousabali ». D'après la syntaxe de cette phrase, le mot *telpe* est un nom commun. Deux solutions semblent donc possibles : ou bien *telpe* désigne le contenant, une amphore, ou, comme le mot est clairement indigène, une jarre de stockage en général, ou bien il désigne son contenu, vraisemblablement du grain ou de la bière.

Or il se trouve que le terme, prononcé /telabe/ ou /telbe/, a été emprunté par des langues du Soudan, notamment par le nyimang, un groupe de deux dialectes des Monts Nouba. Dans le premier dialecte, appelé « ama », le mot *tilfu* désigne le grenier à mil, c'est-à-dire un énorme conteneur à grains en céramique. Dans l'autre dialecte, le mandal, ce même grenier se dit *teleb* et correspond donc de près à la forme méroïtique. Le groupe nubien présente également des formes proches, qui

⁷ Appelée autrefois « chamito-sémitique », la famille afro-asiatique comprend l'ancien égyptien, le groupe sémitique (akkadien, hébreu, arabe, guèze, etc.), le groupe berbère, le groupe couchitique (bedja, afar, somali, etc.), le groupe omotique (parlers de la vallée de l'Omo en Éthiopie), le groupe tchadique (haoussa et autres langues situées dans le bassin du lac Tchad). C'est surtout du bedja, langue couchitique parlée par des tribus nomadisant entre Nil et mer Rouge, que l'on a cherché à rapprocher le méroïtique.

⁸ La famille nilo-saharienne comprend de nombreuses langues parlées en Afrique de l'Est, notamment le groupe nubien, au Soudan, et le groupe nilotique, au Soudan du Sud, au Kenya et en Tanzanie.

sont cette fois, non des emprunts, mais des cognats, c'est-à-dire des mots de même origine que le méroïtique. En vieux-nubien, on a *tirb-* « récolter » et on peut pister le mot en nubien de Soba, parlé autrefois dans la région de Khartoum. Cette langue a disparu, mais il en reste des traces dans l'arabe local : les pyramides de Méroé sont ainsi nommées *tarabil*, pluriel d'un singulier disparu **tarbal*. Une légende médiévale prétendait en effet que les pyramides étaient les fameux « greniers de Joseph », où le sage ministre hébreu de Pharaon aurait, selon la Genèse, stocké le surplus des sept années de vaches grasses. Le mot méroïtique et ses correspondants nubiens dérivent d'un terme originel de la langue proto-SON, leur ancêtre commun, que l'on peut reconstruire **teer-* et qui désigne le « grain », suivi d'un élément **be* ou **bi* qui désigne un « lieu ». En méroïtique, le **r* est passé à **l*, alors que le nubien a conservé la consonne originelle. La traduction du méroïtique *telpe / telepe* est donc bien « jarre à grain », « grenier », littéralement « le lieu du grain ».

Dans cette identification qui pourra paraître laborieuse – mais c'est le pas lent de la philologie –, plusieurs outils ont été mis en œuvre. On a d'abord repéré un mot récurrent dans plusieurs textes et on y a reconnu un nom commun. On a ensuite examiné le contexte archéologique qui nous a menés vers deux traductions possibles. On a enfin confirmé l'un de ces deux sens grâce à la comparaison linguistique, qui de plus nous a ouvert une porte sur la composition et l'origine du mot. Comme on le voit par cet exemple, il n'est désormais plus possible de travailler efficacement à la traduction des textes méroïtiques sans y inclure l'étude des langues apparentées.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES :

- GRIFFITH (F.LI.), *The Meroitic Inscriptions of Shablûl and Karanóg*, Philadelphia: University of Pennsylvania, 1911.
- HINTZE (F.), « Die Sprachliche Stellung des Meroitischen », *Afrikanische Studien* 26, 1955, p. 355-372.
- LAMBERT (P.-Y.), *La langue gauloise. Description linguistique, commentaires d'inscriptions choisies*, Paris, 1994.
- RILLY (Cl.), *La langue du royaume de Méroé. Un panorama de la plus ancienne culture écrite d'Afrique subsaharienne*, BEPHE, *Sciences historiques et philologiques* 344, Paris, 2007.
- Rilly (Cl.), *Le méroïtique et sa famille linguistique, Afrique et Langage* 14, Peeters, Paris – Louvain, 2010.
- TRIGGER (B.G.), « Meroitic and Eastern Sudanic: a Linguistic Relationship ? », *Kush* 12, 1964, p. 188-194.

Frédéric Cailliaud et Jean-Jacques Rifaud au Soudan

Marie-Cécile BRUWIER

Directrice scientifique, Musée royal de Mariemont

Conférence du samedi 8 octobre 2016
Archives départementales – Grenoble

La documentation considérable, recueillie entre 1798 et 1801, dans tous les domaines - monuments antiques, faune, flore, état moderne - par les savants et artistes participant à la Campagne française en Égypte a fait l'objet d'une monumentale publication : la *Description de l'Égypte*, composée de dix volumes de textes et de treize volumes comportant 974 planches. L'Expédition s'est arrêtée à la première cataracte du Nil. Par conséquent, les travaux scientifiques portent exclusivement sur le pays en amont d'Assouan et ne concernent pas la Nubie et le Soudan. Quelques années plus tard, en 1828-1829, l'expédition franco-toscane conduite par Jean-François Champollion (1790-1832) et Ippolito Rosellini (1800-1843) inclut la visite des monuments de la Nubie jusqu'à la deuxième cataracte ; ils sont décrits dans l'ouvrage : *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*. La première exploration scientifique d'envergure du Soudan a été conduite par Karl Richard Lepsius (1810-1884). Au cours de cette longue mission, de 1842 à 1845, Lepsius et son équipe font le relevé de tous les vestiges archéologiques du Nil, non seulement en Égypte, mais jusqu'au cœur de ce que l'on nomme alors « L'Éthiopie ». Il parvient jusqu'au Nil Bleu et à ses affluents, traverse le désert oriental jusqu'au Gebel Zeit sur la mer Rouge, pour atteindre le Sinaï. Il en résulte une magistrale publication : *Denkmaeler aus Ägypten und Äthiopien*. Les albums de planches, minutieusement établis, parurent dans les années 1850 ; il faudra attendre 1913 pour que soit achevée la publication des volumes de texte.

Avant l'Expédition scientifique prussienne, quelques explorateurs du XVIII^e siècle, tels James Bruce (1730-1794) ou William George Browne (1768-1813) se sont déjà aventurés dans ces contrées et ont publié un récit accompagné de quelques illustrations. Au XIX^e siècle, plusieurs voyageurs contribuent à leur tour à développer la connaissance de la Nubie et du Soudan. Citons par exemple quatre contemporains qui se trouvent au même moment dans la Vallée du Nil : Johann Ludwig Burchardt (1784-1817), originaire de Lausanne, auquel on doit les premières mentions des temples de Soleb et d'Abou Simbel ; François Chrétien Gau (1790-1853), né à Cologne et naturalisé français en 1826, qui entreprend de dessiner les monuments antiques de Basse-Nubie, situés entre la première et la deuxième cataracte. Il projette de réaliser un complément à la *Description de l'Égypte*. Et, enfin, deux Français aussi dissemblables que possible sont les premiers dessinateurs des monuments et des populations de Nubie et du Soudan : Jean-Jacques Rifaud (1786-1852), originaire de Marseille, qui s'intéresse non seulement aux temples de la Basse-Nubie mais surtout au mode de vie des Nubiens parmi lesquels il vit ; et Frédéric Cailliaud (1787-1869), de Nantes, qui décrit notamment, et de manière détaillée, les monuments archéologiques du Soudan. Les deux hommes se rencontrent en Égypte et parcourent un moment ensemble la Vallée du Nil.

Frédéric Cailliaud

Originaire de Nantes, le minéralogiste Frédéric Cailliaud voyage beaucoup dans le bassin méditerranéen et au Proche-Orient ; il arrive en Égypte en mai 1815. De janvier à août 1816, il accompagne le consul général de France, Bernardino Drovetti (1776-1852), en Haute-Égypte et en Nubie, jusqu'à la deuxième cataracte. Il tente alors en vain de pénétrer dans le grand temple d'Abou

Simbel dont l'entrée est complètement ensablée. De retour au Caire, nommé minéralogiste officiel, Fr. Cailliaud est chargé par Muhammad Ali (1769/70-1849), le vice-roi d'Égypte, de retrouver les mines d'émeraude du mont Zabara, dans l'Étbye, évoquées à l'époque gréco-romaine et par les historiens arabes. Alors qu'il parcourt les routes conduisant à la mer Rouge pour cette mission, il découvre des carrières et des monuments en ruines tant dans le désert oriental qu'à l'oasis de Kharga. Après ce premier long séjour dans la Vallée du Nil, il rentre en France.

Quelques années plus tard, en 1819, Fr. Cailliaud repart en Égypte. En 1820, le vice-roi envoie son troisième fils, Ismaïl Pacha, conquérir le sud. Il s'agit de découvrir de nouvelles richesses minières et de capturer des esclaves destinés tant à l'armée égyptienne qu'aux tâches domestiques. Fr. Cailliaud et Pierre Constant Letorzec (1798-1857), assistant de marine qui l'accompagne alors, poursuivent leur route jusqu'à Khartoum. Ils explorent le Nil Bleu jusque dans le Fazoql. En 1821, Fr. Cailliaud remonte le fleuve jusqu'à Méroé qu'il est aussi l'un des premiers à atteindre tout comme le grand temple jubilaire de Soleb où il signale la présence nocturne d'hippopotames. Il voit Kerma, le Gebel Barkal, Nouri... qu'il dessine.



Figure 1 : Gebel Barkal.

Même s'il ne s'est jamais considéré comme égyptologue et se réfère à d'autres savants pour les hiéroglyphes, Fr. Cailliaud occupe une place prépondérante parmi les explorateurs français de l'Égypte et du Soudan. Il est l'un des premiers à faire connaître Méroé. À Ondurman, il consacre cinq mois à étudier la vie quotidienne des habitants. À Naga, il rencontre un autre explorateur français majeur, Louis Maurice Adolphe Linant de Bellefonds (1799-1883). Cailliaud explore aussi le désert arabe et les oasis du désert libyque. On lui attribue la découverte du temple de Douch. Il sillonne la Vallée du Nil du nord au sud. S'il visite Abydos où il copie la liste royale du temple de Ramsès II ou El-Kab où il dessine les représentations figurées des tombeaux, il séjourne longuement à Louxor. Avec son compagnon de voyage Letorzec, il s'installe sur la rive occidentale du Nil parmi les *Gournawis* et habite une des tombes de la nécropole thébaine. Il met à profit sa présence sur place pour faire de nombreux dessins des peintures murales des chapelles funéraires; il copie soigneusement les inscriptions hiéroglyphiques. Il décrit une tombe récemment découverte à son époque mais dont la localisation précise est aujourd'hui perdue. Il procède à des fouilles archéologiques, achète des antiquités aux habitants de la nécropole. Il ne se contente pas d'objets funéraires, tels des cercueils, des vases canopes, des stèles, des amulettes ou des ouchebtis; il acquiert également, et c'est peu courant à son époque, des objets de la vie quotidienne de l'Antiquité: boîtes à cosmétique, bijoux, vêtements, outils. Il détache aussi des reliefs peints des murs des tombeaux pour les ajouter à la collection d'antiquités qu'il constitue. Lorsque Letorzec et lui quittent définitivement Louxor, un jour complet s'avère nécessaire pour charger le bateau qui transporte leurs collections et leurs effets personnels au Caire où ils arrivent le 27 septembre 1822. Ils sont de retour en France le 30 octobre.

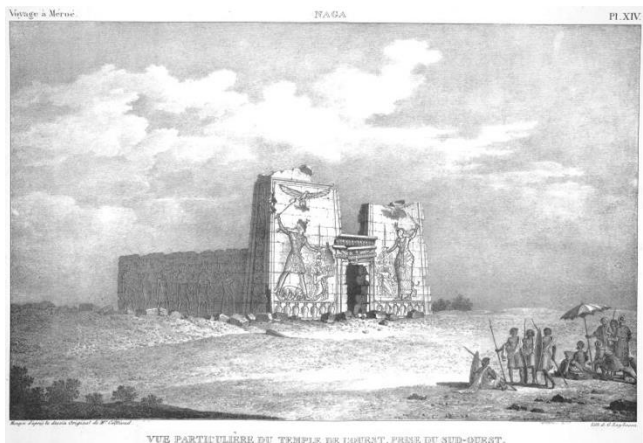


Figure 2 : Temple de Naga.

Fr. Cailliaud rapporte une collection de plus de cinq cents objets qu'il laisse au Musée d'histoire naturelle de Nantes dont il devient conservateur adjoint en 1826. Aussitôt rentré dans sa patrie, Cailliaud entend publier la documentation considérable qu'il a rassemblée au cours de ses voyages, tant ses notes que ses dessins. À cette époque, les premières publications scientifiques voient le jour dans le domaine de l'égyptologie, telle la *Description de l'Égypte*. L'éditeur de cet ouvrage, Edme Jomard (1777-1862), propose à Cailliaud de mettre en forme le journal de son premier voyage en Égypte : *Voyages dans les oasis de Thèbes en vue de sa publication*. Le minéralogiste publie également *Voyage à Méroé, au Fleuve Blanc, au-delà de Fâzoql dans le Midi du Royaume de Sennâr, à Syouah et dans cinq autres oasis ; fait dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822* (1826-1827).

Entre 1822 et 1832, Cailliaud collabore régulièrement avec Jean-François Champollion (1790-1832) auquel il fournit des renseignements précis et des informations lorsque le savant prépare l'expédition franco-toscane en Égypte (1828-1829). La documentation égyptologique de Cailliaud est rapidement diffusée, en particulier par les auteurs des premiers guides touristiques de l'Égypte tels John Gardner Wilkinson (1797-1875), Karl Baedeker (1801-1859) ou Ernest Alfred Wallis Budge (1857-1934). Sa collection d'antiquités égyptiennes, l'une des plus importantes ramenées d'Égypte en France dans la première moitié du XIX^e siècle, est étudiée par Champollion. Elle a été dispersée et on ignore ce qui est advenu de nombreuses pièces. Ce qu'il en reste est conservé aujourd'hui à Nantes au musée Dobrée, à Paris à la Bibliothèque nationale et au musée du Louvre. Le Muséum d'histoire naturelle de Nantes conserve aussi des objets, tels des émeraudes, des coquillages, une momie rapportée de Thèbes et un sceptre soudanais offert par le roi d'Argo. Il détient également les récits de voyage de Cailliaud, sa correspondance, 65 planches ainsi qu'un manuscrit destiné à son livre : *Recherches sur les arts et métiers, les usages de la vie civile et domestique des anciens peuples de l'Égypte, de la Nubie et de l'Éthiopie : suivis de détails sur les mœurs et coutumes des peuples modernes des mêmes contrées*.

Jean-Jacques Rifaud

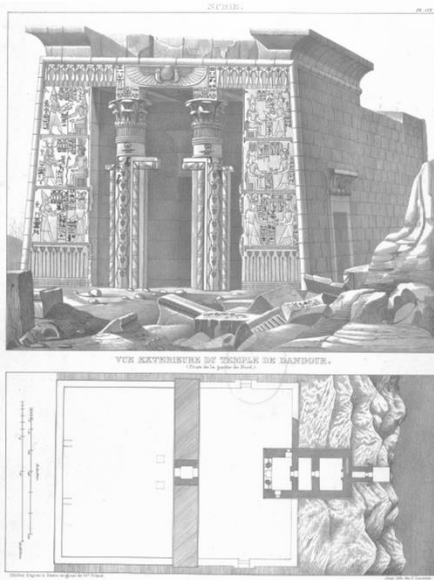


Figure 3 : Temple de Dendour.

À son arrivée dans la Vallée du Nil en 1814, J.-J. Rifaud est accueilli par B. Drovetti. Il est présenté au vice-roi qui l'engage au titre d'architecte avec la mission d'élaborer des plans pour un vaste ensemble de constructions. Cette première expérience s'avère un échec. Rifaud, relevé de sa fonction, décide de partir en Haute-Égypte et en Nubie. Devinant l'opiniâtreté du jeune homme, le consul britannique Henry Salt (1780-1827) propose de l'engager pour procéder à des explorations et à des fouilles archéologiques pour le compte de la Grande-Bretagne. Apprenant cette sollicitation, Drovetti s'empresse d'offrir au Marseillais les mêmes conditions mais au bénéfice de la France. Ce dernier accepte sans que cela n'entache ses relations avec le consul anglais. Les *Mémoires* de J.-J. Rifaud aident à retracer les lieux de séjour et la chronologie de ses rencontres en Égypte. Sur le terrain, on peut aussi suivre ses déplacements principalement grâce aux nombreux *graffiti* qu'il a laissés sur les monuments qu'il a visités tant en Haute-Égypte qu'en Nubie mais aussi grâce aux récits des voyageurs contemporains. En septembre 1816,

Rifaud entreprend un premier périple dans le sud. Avec lui, s'embarquent un domestique ainsi qu'un *drogman* fourni par Drovetti, qui parle le provençal et l'arabe : Joseph Rossignani, un *mamelouk* français, originaire de Nice, converti à l'islam et qui a remplacé son prénom par celui de Youssef.

Fr. Cailliaud, qui a voyagé avec Drovetti en Nubie quelques mois auparavant, est également de la partie. Les deux Français remontent le Nil, en s'arrêtant fréquemment pour visiter les sites archéologiques sur les rives du fleuve. Parmi les traces qu'il laisse, Rifaud grave son nom en 1816 au temple de Dendera. Ils continuent jusqu'à Assouan où leurs routes se séparent. Cailliaud part dans le désert en direction des mines de la mer Rouge qu'il a mission d'explorer ; Rifaud se rend en Nubie où il séjourne plusieurs mois entre la première et la deuxième cataracte. Sur place, il est aisé de le suivre car son nom et la date 1816 sont inscrits dans les temples de Dakka, Derr, Gerf Hussein, Debôd, Qertassi ainsi qu'à Abou Simbel où ne se comptent pas moins de huit *graffiti* à son patronyme. Sur place, il s'adapte au mode de vie des autochtones et se lie d'amitié avec eux. Il dessine non seulement les monuments mais aussi la vie quotidienne, les usages et les traditions des Nubiens. Il achète deux jeunes filles qu'il entraîne à cuisiner et à tenir son ménage et qu'il emmène plus tard en Égypte. Entre 1817 et 1823, il effectue un long séjour à Thèbes. Il procède à des fouilles notamment à Karnak, au temple d'Amon, au temple de Mout et au temple de Ptah. Dans l'enceinte du temple d'Amon, des *graffiti* gardent la trace de sa présence sur le site. Il y découvre un grand nombre de statues. Sur certaines d'entre elles, mises au jour pour le compte de Drovetti, il grave son nom et la date de leur découverte. À Thèbes, Rifaud retrouve occasionnellement Cailliaud. Dans son sillage, Rifaud mentionne Letorzec ainsi que Chimelli et Forny à la suite de ce dernier. S'agit-il de Giuseppe Forni (? - c. 1840) ? Lorsqu'il quitte Louxor, Rifaud se rend au Fayoum où il s'installe entre 1823 et 1824. Il fouille notamment à Hawara. En même temps que lui se trouvent pendant quelques temps Linant de Bellefonds et Cailliaud. Ensuite, ces derniers partent vers le désert occidental.

Rifaud occupe une place particulière parmi les voyageurs qui séjournent en Égypte dans les premières décennies du XIX^e siècle. Le Marseillais autodidacte réside dans la Vallée du Nil du début de l'an 1814 jusqu'en juillet 1826, c'est-à-dire près de treize années consécutives. Il laisse un important ensemble iconographique et documentaire bien qu'il ne couvre pas exactement les mêmes sujets et que ses dessins archéologiques ou architecturaux ne ressortent pas de la même qualité esthétique que celle de Cailliaud. Il n'en demeure pas moins que sa contribution s'avère bien utile pour documenter l'état des monuments ou la vie quotidienne à l'époque où la photographie n'est pas encore disponible. Rifaud détonne parmi tous les voyageurs et explorateurs du XIX^e siècle ; sur place, non seulement déploie-t-il une énergie considérable pour fouiller et rassembler des œuvres antiques, mais aussi, herborise-t-il, et naturalise-t-il des animaux... Il informe sur les us et coutumes, il dessine et documente les objets ethnographiques. Il construit des maquettes en bois des monuments de Thèbes, malheureusement perdues aujourd'hui, ainsi que des modèles en bois, sable et cire, notamment des temples de Nubie conservés au Musée égyptien de Turin.

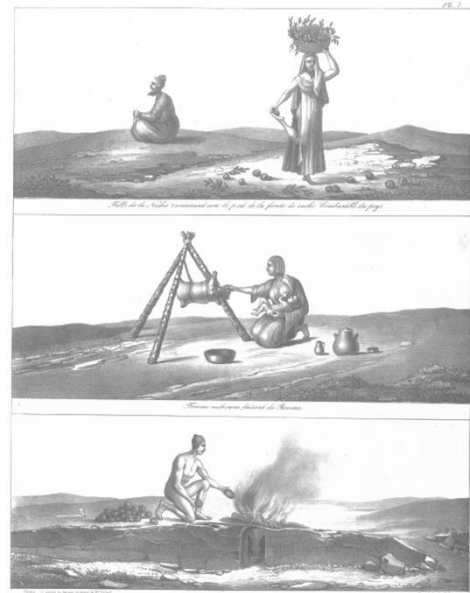


Figure 4 : Vie quotidienne en Nubie.

L'ambition de Rifaud ne se limite pas à la mise au jour de monuments archéologiques du patrimoine antique égyptien pour des raisons mercantiles ; dès le début de son séjour, il se targue d'accomplir une œuvre « scientifique ». Il envisage une publication ultérieure des textes et des dessins en vue de compléter, selon lui, la *Description de l'Égypte*. Seulement, il n'a pas la rigueur requise. Il est généralement approximatif ou exagère dans ce qu'il écrit pour ses mémoires. Ses dessins sont de qualité inégale, ce qui incite à se demander dans quelle mesure tous les dessins sont

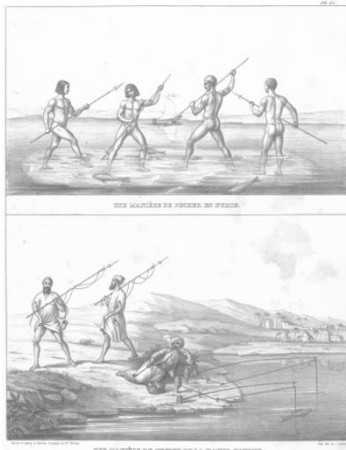


Figure 5 : Vie quotidienne.

bien de lui ; parfois même se fait-il faussaire dans certains dessins supposés représenter des reliefs égyptiens, en réalité de pure fiction. Contrairement à la plupart des voyageurs occidentaux, son expérience est celle d'un homme de terrain, ayant longuement vécu au contact direct des habitants. À son retour en Europe à partir de 1826, Rifaud déclare posséder une collection de statues qui, dit-il, sont encore à Alexandrie, mais il ne rapporte en réalité que peu d'objets égyptiens. En revanche, dans ses bagages, se trouvent notamment cent manuscrits et autres objets arabes, 229 monnaies antiques, des pièces étrusques et bien entendu des dessins, des notes, un herbier, ainsi que des insectes et des animaux naturalisés. Pendant l'année où il demeure à Marseille, sa ville natale, il inventorie ses collections et ses dessins et il propose aux autorités de sa ville natale de les acquérir pour que l'ensemble serve de base à un musée municipal qu'il conçoit et dont il entend être le conservateur. Son projet est refusé. Une autre déception s'ajoute à celle-ci. Il publie un

Prospectus qui appelle le public à souscrire à un grand ouvrage : le *Voyage en Égypte, en Nubie et lieux circonvoisins* devant comprendre cinq volumes de textes format in-8°, ornés de 300 planches représentant les *Mœurs de ces Contrées, Costumes, Cérémonies religieuses et autres Fêtes, Amusements et Monuments, Plans Topographiques, Histoire naturelle, et tout ce qui a rapport à l'Agriculture des habitants*. L'auteur vise ni plus ni moins à compléter seul, par l'apport d'observations inédites, le travail accompli par les auteurs de la *Description de l'Égypte*. Malheureusement, ces volumes de textes de l'ambitieux *Voyage* n'ont jamais vu le jour et l'édition des planches est semée d'embûches depuis le début. Seules, des planches en séries discontinues en sont publiées, au nombre de 222 sur 212 folios, auxquelles il faut ajouter les différentes versions des frontispices et des préfaces.

Pour la suite de l'étude de l'œuvre dessinée de Cailliaud, la comparaison de ses dessins avec ceux d'autres voyageurs et dessinateurs en Égypte apportera certainement un éclairage nouveau sur l'état de l'archéologie au XIX^e siècle. Il conviendrait, en particulier, de consulter les manuscrits et dessins de Rifaud conservés à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève. À l'instar de Cailliaud, Rifaud dessine abondamment, procède à des fouilles archéologiques et rassemble des antiquités. Ils partagent le même intérêt notamment pour la vie quotidienne et la comparaison des usages antiques avec ceux qu'ils peuvent encore observer.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE :

BEDNARSKI (A.) (trad. et éd.), *The Lost Manuscript of Frédéric Cailliaud. Arts and Crafts of the Ancient Egyptians, Nubians, and Ethiopians*, Le Caire, 2014.

BRUWIER (M.-Chr.) (coord. & éd.), *L'Égypte au regard de J.-J. Rifaud (1786-1852). Lithographies conservées dans les collections de la Société royale d'Archéologie, d'Histoire et de Folklore de Nivelles et du Brabant wallon*, Nivelles, 1998.

BRUWIER (M.-Chr.), CLAES (W.), QUERTINMONT (A.) (dir.), *La « Description de l'Égypte » de Jean-Jacques Rifaud (1813-1826), Connaissance de l'Égypte ancienne* 16, Bruxelles, 2014.

BRUWIER (M.-Chr.), « Jean-Jacques Rifaud's Lithographs – His Drawings of Egyptian Archaeology, Natural History, Manners and Customs », dans N. COOKE, V. DAUBNEY (éd.), *Every Traveller Needs a Compass – Travel and Collecting in Egypt and the Near East*, Oxford-Philadelphia, 2015, p. 53-64.

CHAUVET (M.), *Frédéric Cailliaud. Les aventures d'un naturaliste en Égypte et au Soudan*, Saint Sébastien, 1989.

- DEWACHTER (M.), « Graffiti des voyageurs du XIX^e siècle relevés dans le temple d'Amada en Basse-Nubie », *BIFAO* 69, 1971, p. 131-169.
- DEWACHTER (M.), « Nouveaux documents relatifs à l'expédition franco-toscane en Égypte et en Nubie (1828-1829) », *BSFE* 111, 1988, p. 31-73.
- FIECHTER (J.-J.), « *La moisson des dieux* ». *La constitution des grandes collections égyptiennes 1815-1830*, Paris 1994.
- HILL (R.), *A Biographical Dictionary of the Sudan*, Londres-Edimbourg, 1967.
- LECLANT (J.), « Frédéric Cailliaud et la découverte de Méroé », *Archeologia* 33, avril 1970, p. 6-15.
- LECLANT (J.), « Le voyage en Nubie (1813-1913) », dans *D'un Orient l'autre. Les métamorphoses successives des perceptions et des connaissances 1. Configurations*, Paris, 1991, p. 405-415.
- UDAL (J.O.), *The Nile in Darkness Conquest and Exploration 1504-1862*, Norwich, 1998.

Nouvelles données sur le royaume de Kerma et sa principale nécropole

Matthieu HONEGGER

Professeur ordinaire en égyptologie, Université Neuchâtel

Conférence du samedi 8 octobre 2016
Archives départementales – Grenoble

Malgré la diversification des interventions archéologiques à Kerma qui, depuis une vingtaine d'années, s'étendent de la préhistoire à l'époque méroïtique, le lieu demeure avant tout célèbre pour abriter le centre du premier royaume de Nubie (2500-1500 av. J.-C.). Les conditions de son émergence demeurent mal connues et ce malgré des recherches initiées il y a plus de 100 ans. Cette situation nous a conduit à développer un programme de recherches sur sa nécropole orientale, la plus vaste connue à ce jour pour la civilisation de Kerma avec une superficie de plus de 70 hectares. Des fouilles systématiques ont été menées sur sa phase la plus ancienne, comprise entre 2500 et 2050 av. J.-C. Cette recherche, complétée par des travaux portant sur les périodes antérieures du Pré-Kerma, permettent aujourd'hui d'avoir une idée plus précise de l'évolution sociale en Haute-Nubie à partir du début du III^e millénaire av. J.-C. Grâce à la fouille de plus de 300 sépultures, elle offre aussi une vision renouvelée de l'organisation de la nécropole orientale et du phénomène de hiérarchisation sociale qui émerge aux environs de 2300 av. J.-C.

Cette évolution est liée à la situation géopolitique en Nubie et ses interactions avec l'Empire égyptien naissant, qui cherche à étendre ses relations avec les territoires du sud, riches en matières premières. La Basse-Nubie, comprise entre les 1^{re} et 2^e cataractes, est logiquement plus exposée aux contacts avec l'Égypte et il est important d'en connaître l'évolution à cette époque pour mieux saisir ce qui se passe au sud de la 2^e cataracte, en Haute-Nubie, là où le royaume de Kerma se développe.

La Basse-Nubie

La Basse-Nubie se compose d'une plaine alluviale étroite peu propice à supporter une population importante. À la fin du IV^e millénaire, cette région est occupée par le Groupe A, une population agro-pastorale répartie dans des villages dispersés. Dès les environs de 3300 av. J.-C. cette population va servir d'intermédiaire commercial entre l'Égypte et les régions plus méridionales, et a peut-être été impliquée dans l'exploitation des mines d'or du désert oriental. La prospérité de la Haute-Égypte dépend en effet de son commerce à longue distance avec la Nubie, portant sur l'or, l'ivoire, l'ébène, l'encens ou encore le bétail. Ces richesses, convoitées par les élites, sont échangées contre des biens manufacturés comme des objets en cuivre ou en bronze, faïence, vases en albâtre et jarres ayant contenu de la bière, du vin, de l'huile ou des céréales. Les cimetières du Groupe A attestent amplement de ces échanges par la présence régulière d'objets égyptiens déposés à côté des corps inhumés. Cette position favorable d'intermédiaire commercial a conduit à une complexification sociale en Basse-Nubie aux environs de 3000 av. J.-C. qui se manifeste par une concentration du pouvoir dans certains centres comme à Qustul.

À la même époque, la politique d'expansionnisme territorial et le désir de contrôler directement les routes commerciales conduisent les Égyptiens à organiser des expéditions militaires en Basse-Nubie, qui aboutissent à la domination de toute la région. Les *graffiti* rupestres de Gebel Sheikh Suleiman, près de la 2^e cataracte, témoignent de l'une de ces expéditions. Datant du pharaon Djer de la I^{re} dynastie, la scène commémore une victoire remportée sur les populations nubiennes, où figure une représentation d'un arc, le signe qui deviendra le hiéroglyphe désignant la Nubie (Ta-Sety) et signifiant le pays de l'arc, en référence aux aptitudes des Nubiens pour cette arme. La réputation de

ces archers est telle qu'ils seront régulièrement engagés comme mercenaires dans les armées égyptiennes dès la fin de l'Ancien Empire.

Suite à la mainmise égyptienne, le Groupe A disparaît de Basse-Nubie vers 2800 av. J.-C. et il faudra attendre quelques siècles pour qu'une population autochtone se manifeste à nouveau dans cette région (Groupe C). Le devenir du Groupe A est mal connu ; il est possible qu'une partie de la population se soit déplacée en Égypte tandis qu'une autre se retirait dans les marges désertiques et en Haute-Nubie.

Les vestiges archéologiques et les inscriptions témoignent d'une présence égyptienne en Basse-Nubie jusqu'au début de la V^e dynastie vers 2500 av. J.-C. Les sources se tarissent ensuite jusqu'à la VI^e dynastie et traduisent une certaine perte de l'emprise sur la région qui coïncide avec l'émergence du Groupe C à partir de 2500-2400 av. J.-C. Les origines de ce groupe sont débattues depuis longtemps sachant qu'il apparaît dans une région apparemment dépeuplée de sa population d'origine depuis au moins trois siècles. Certains pensent que ce groupe viendrait du sud, peut-être de la région du Wadi Owar à l'ouest du Nil, et aurait ensuite été en contact avec Kerma avant de migrer plus au nord.

À partir de la VI^e dynastie, les Égyptiens inaugurent de nouvelles relations avec la Nubie par les expéditions d'Herkhouf, un haut dignitaire d'Assouan, qui part au sud à trois reprises sous les règnes de Mérenrê I et Pépi II, vers 2250-2240 av. J.-C. Le récit de Herkhof nous apprend que plusieurs populations ou tribus peuplent la Nubie et n'entretiennent pas forcément des relations pacifiques entre elles. Ces groupes sont déjà hiérarchisés avec des personnalités dominantes capables de réunir des hommes armés en quantité, des marchandises ou des ânes par dizaines pour raccompagner Herkhof et son escorte. Les contacts s'intensifient à cette époque pour ensuite se réduire durant la Première période intermédiaire, entre 2150 et 2050 av. J.-C. environ. C'est à la fin de cette période que les Égyptiens reprennent le contrôle sur toute la Basse-Nubie et érigent une série de forteresses à la hauteur de la 2^e cataracte pour se protéger du royaume de Kerma devenu puissant. La population du Groupe C se trouve alors sous domination étrangère.

La Haute-Nubie, Kerma et sa nécropole orientale

La période qui précède le royaume de Kerma demeure mal connue en Haute-Nubie. Le groupe culturel appelé Pré-Kerma se développe entre 3200 et 2500 av. J.-C. et paraît occuper l'espace compris entre les 2^e et 5^e cataractes, mais le nombre de sites fouillés et publiés demeure très limité, ce qui permet difficilement de dresser un tableau précis de la situation. L'homogénéité culturelle du Pré-Kerma est toute relative et si sa céramique montre bien une certaine filiation avec la civilisation de Kerma, on est aujourd'hui incapable de dire si plusieurs tribus occupent la région et s'il y a eu contacts ou échanges de population avec les groupes habitants aux marges de la vallée, dans les déserts à l'est ou à l'ouest du Nil.

La principale agglomération connue date de 3000 av. J.-C. et occupait le centre de la nécropole orientale de Kerma. Il s'agit d'un vaste établissement de plusieurs hectares avec des dizaines de huttes, des centaines de greniers, des bâtiments rectangulaires (temple, administration), des enclos à bétail et un impressionnant système de fortifications. Le souci de protection traduit probablement des contacts parfois belliqueux avec des tribus voisines. À cette époque, aucun échange avec l'Égypte n'est attesté et tout au plus peut-on relever la présence de quelques objets originaires du Groupe A. Les premières importations égyptiennes sont plus tardives et proviennent de sites localisés entre les 2^e et 3^e cataractes, à Sedeinga et sur l'île de Saï. Datées entre 2800 et 2600 av. J.-C. elles témoignent de contacts épisodiques mais ne permettent pas d'affirmer qu'un véritable commerce s'est instauré entre Égypte et Haute-Nubie, comme cela sera le cas dès 2500 av. J.-C. à l'époque de Kerma.

L'analyse minutieuse des premières étapes de développement de la nécropole orientale apporte de précieux renseignements sur la période initiale de la civilisation de Kerma et sur les relations avec

l'Égypte et le Groupe C. Un programme de datation systématique a permis d'identifier plusieurs étapes successives :

- L'utilisation initiale de la nécropole vers 2500-2450 av. J.-C. traduit la présence d'une population produisant de la céramique en continuité avec le Pré-Kerma et légèrement distincte de celle du Kerma ancien. Les rites funéraires s'inscrivent déjà dans la tradition Kerma avec des individus fléchis sur le côté droit, enveloppés dans une peau de bovidé, disposés dans une fosse profonde surmontée d'un *tumulus* autour duquel sont déposés des vases retournés à l'envers. Les tombes sont toutes de petites dimensions sans être richement dotées. Aucun indice ne permet d'affirmer la présence d'une stratification sociale. Le décompte systématique des céramiques retrouvées associées aux tombes montre que la proportion d'importations égyptiennes est importante à cette époque, de plus de 15% (figure 1). Le commerce est donc florissant et les contacts nombreux avec les Égyptiens occupant la Basse-Nubie.

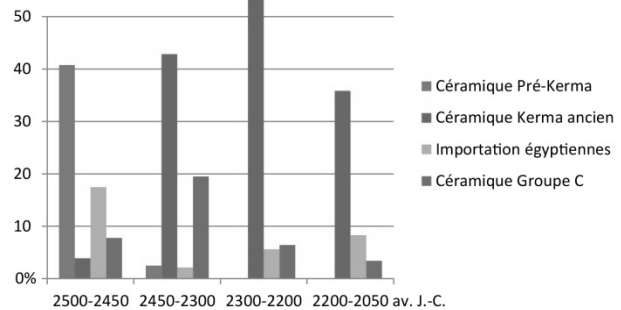


Figure 1 : Proportions de céramiques typiques du Pré-Kerma, du Kerma ancien et du Groupe C, ainsi que des importations égyptiennes.

Décompte réalisé sur 292 tombes et représentant 1420 céramiques.

- La première phase du Kerma ancien voit l'apparition de deux phénomènes (2450-2300 av. J.-C.), à savoir l'usage de la céramique typique du Kerma ancien composée de vases rouges à bord noir avec un fin motif imprimé sous la panse et la présence de traditions du Groupe C, qui se manifestent par l'usage d'une céramique fine entièrement noire avec des décors sur toute la panse, et l'emploi de stèles en grès entourant le *tumulus* de la tombe (figure 2). Ces deux traditions coexistent et s'enchevêtrent au sein du même espace funéraire. Ce phénomène pourrait traduire l'arrivée d'une nouvelle population, le Groupe C, provenant peut-être d'une région méridionale et se mêlant à la population locale, elle-même affichant de façon plus

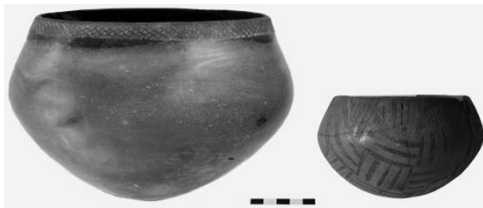


Figure 2 : Céramique caractéristique du Kerma ancien avec de fins motifs géométriques ornant le bord (à gauche). Céramique noire typique du Groupe C, recouverte de motifs géométriques (à droite).

marquée son identité par une céramique prestigieuse, finement décorée de motifs complexes, dont l'usage est réservé aux rites funéraires. Si le mobilier contenu dans les tombes est un peu plus abondant qu'auparavant, les sépultures ont toutes les mêmes dimensions et il est difficile de détecter un début de stratification sociale (figure 3), bien que la présence dans trois tombes de morts d'accompagnement laisse supposer que certains individus sont liés à d'autres par une relation de servitude qui se prolonge jusque dans la mort. Durant cette époque, les importations égyptiennes chutent pour atteindre moins de 3%. Cette situation traduit probablement une baisse des échanges dans toute la Nubie suite aux perturbations entraînées par l'implantation en Basse-Nubie du Groupe C et au retrait apparent des Égyptiens de cette région.

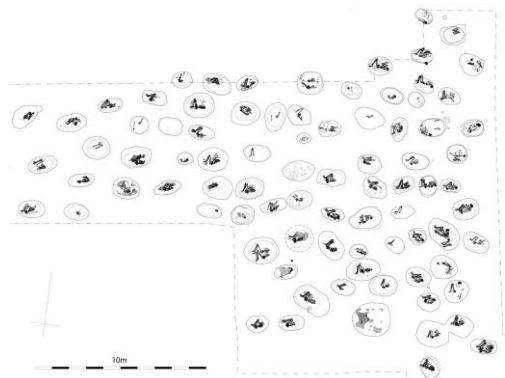


Figure 3 : Cimetière oriental de Kerma, secteur Kerma ancien I daté entre 2450 et 2300 av. J.-C.

Les tombes sont de petites dimensions et ne montrent pas de grandes distinctions entre elles au niveau de la richesse du mobilier funéraire.

- La deuxième phase du Kerma ancien est celle qui marque le plus de bouleversements. Elle correspond à l'époque des expéditions d'Herkhouf. Dans le récit de l'une d'entre elles, les Égyptiens arrivent en pays de Yam, aident le pouvoir local à lutter contre des tribus de l'est, se font ensuite accompagner vers la Basse-Nubie par une escorte locale, puis offrent des biens manufacturés en échange. Dans la nécropole de Kerma, les tombes présentent maintenant des distinctions entre elles, non seulement au niveau de leurs dimensions, mais aussi au niveau des offrandes et de l'équipement (figure 4). Plusieurs éléments sont alors utilisés pour exprimer le pouvoir de certains individus : les dimensions du *tumulus* ; le nombre d'animaux sacrifiés, que ceux-ci soient placés dans la tombe ou sous la forme de bucranes à l'avant du *tumulus* ; le nombre de céramiques déposées à l'envers à côté du *tumulus* qui peut atteindre plus de 30 exemplaires ; la présence de morts d'accompagnement ; enfin, des offrandes plus abondantes, notamment sous la forme de parures en or et d'objets en bronze, mais cet aspect est plus difficile à estimer du fait du pillage intensif des sépultures. Les importations avec l'Égypte sont à nouveau en augmentation (plus de 5% du total), par contre la céramique du Groupe C devient plus discrète et les stèles ont disparu, laissant penser que cette population s'est en grande partie retirée vers la Basse-Nubie. C'est à partir de cette période que la distinction de genre devient marquée et que l'armement fait son apparition. Toutes les tombes masculines, d'adultes ou d'enfants, sont pourvues d'un arc accompagné de flèches et souvent d'un carquois (figure 5), tandis que les femmes sont systématiquement accompagnées d'un bâton de pasteur, dont on sait par les exemples ethnographiques qu'ils peuvent servir à de multiples usages : bâton de berger, de danse, d'apparat ou même de combat. La dimension guerrière présente dans les rites funéraires se maintient durant toute la durée du royaume par la présence d'armes comme les arcs, les poignards puis les dagues. C'est un des traits spécifiques du royaume de Kerma qui a déjà été souligné à plusieurs reprises. La reprise des contacts avec l'Égypte semble à l'origine de ce phénomène et il est possible que le royaume de Kerma prenne alors son essor sur la base d'un contrôle coercitif du commerce lucratif avec le voisin du nord. L'importance du rôle des guerriers pourrait résulter de relations compétitives entre tribus nubiennes pour s'assurer le monopole des relations commerciales et l'accès aux matières premières. C'est peu après cette phase que les premiers archers nubiens sont enrôlés comme mercenaires dans les armées égyptiennes.

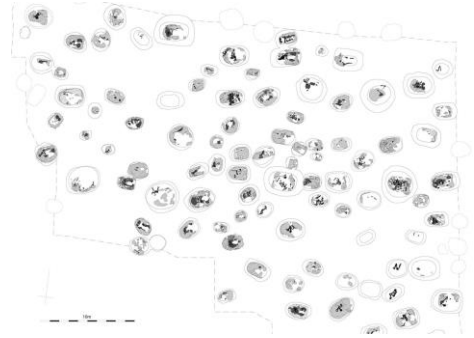


Figure 4 : Cimetière oriental de Kerma, secteur Kerma ancien II daté entre 2300 et 2200 av. J.-C.

Les tombes, bien plus richement dotées qu'aux périodes précédentes, sont systématiquement pillées. Des distinctions sociales sont déjà marquées entre quelques grandes tombes riches (bucranes, riche mobilier, morts d'accompagnement) et les autres plus modestes.



Figure 5 : Tombe d'un garçon momifié accompagné de son arc et reposant sur une peau de bovidé.

- La phase suivante voit le renforcement de la stratification sociale initiée précédemment. Seules quelques tombes se démarquent des autres par leurs dimensions, avec plusieurs dizaines de bucranes à l'avant de leur *tumulus* et un nombre considérable de céramique fine déposée à leur côté. Ces tombes sont occupées par des hommes âgés. L'une d'entre elles a livré un bâton accompagnant le défunt, surmonté d'une masse ovale en argile cuite enduite d'encens, évoquant une sorte de sceptre, peut-être l'insigne d'un chef ou d'un prêtre. Les autres tombes sont composées de femmes avec bâtons et d'archers, accompagnés ou non de morts

d'accompagnement (figure 6). Certaines livrent des instruments de potiers ou des aiguilles et poinçons, semblant indiquer une certaine spécialisation artisanale dans le domaine de la poterie et de la couture (textile et cuir). La céramique du Groupe C devient discrète (3,4%) tandis que les importations égyptiennes continuent de croître (8,3%). C'est au cours de la phase suivante, durant la Première période intermédiaire qui correspond au début du Kerma moyen, que la société évolue vers une formation royale avec cette fois l'apparition des premières très grandes tombes dont le *tumulus* peut atteindre 20 mètres de diamètre. Les raisons de cette concentration du pouvoir ne sont pas encore bien saisies, mais il est clair que la relative faiblesse de l'Égypte à cette époque a pu jouer un rôle dans l'émergence d'un leader issu probablement d'un lignage venant supplanter les autres.

Le spectaculaire développement du royaume de Kerma au début du II^e millénaire conduit les Égyptiens à renforcer leur emprise sur la Basse-Nubie. Ils construisent alors une série de forteresses à la hauteur de la 2^e cataracte pour se protéger du voisin du sud, sans pour autant cesser le commerce. Les deux derniers siècles du royaume voient la nécropole orientale atteindre une forme de paroxysme dans l'expression de la royauté et de la dimension guerrière. C'est à ce moment que les derniers souverains se font inhumer dans des *tumulus* atteignant jusqu'à 90 mètres de diamètre, avec parfois plusieurs centaines de morts d'accompagnement. Ils sont entourés de tombes subsidiaires avec des individus en armes qui pourraient composer la garde rapprochée du souverain. C'est à la même époque qu'est construite une forteresse dans le désert, à 15 km à l'est de la capitale, conçue pour contrôler les principales voies d'accès dans un souci de protection, peu avant que l'Égypte s'attaque à la puissance de Kerma et détruise le royaume au début du Nouvel Empire.

POUR EN SAVOIR PLUS :

BONNET (Ch.), *Édifices et rites funéraires à Kerma*, Paris, 2000.

CHAIX (L.), DUBOSSON (J.), HONEGGER (M.), « Bucrania from the Eastern Cemetery at Kerma (Sudan) and the Practice of Cattle Horn Deformation », dans J. Kabaciński *et al.* (éd.), *Prehistory of Northeastern Africa. New ideas and Discoveries*, Poznan, Archaeological Museum, 2012, p. 189-212.

EMBERLING (G.), « Pastoral States: toward a comparative Study of Early Kush », *Origini* 36, 2014, p. 125-156.

HAFSAAS-TSAKOS (H.), « Edges of Bronze and Expressions of masculinity: the Emergence of a warrior Class at Kerma in Sudan », *Antiquity* 87, 2013, p. 79-91.

HONEGGER (M.), FALLET (C.), *Archers' Tombs of the Kerma ancien, Kerma, document de la mission archéologique suisse au Soudan* 6, 2015, p. 16-30.

TÖRÖK (L.), *Between Two Worlds. The Frontier Region between Ancient Nubia and Egypt 3700 BC – 500 AD*, *ProblÄg* 29, 2009.

Histoire de fouilles : George Reisner et les pyramides royales napatéennes

Aminata SACKO-AUTISSIER

Ingénieur d'études au département des Antiquités égyptiennes, Musée du Louvre, Paris

Conférence du samedi 8 octobre 2016
Archives départementales – Grenoble



Figure 1 : Portrait de George Andrew Reisner (1867-1942) en 1922.

© <https://archive.org/stream/worldswork43gard#page/230/mode/2up>

George Andrew Reisner (né le 5 novembre 1867 à Indianapolis, Indiana - mort le 6 juin 1942 à Giza en Égypte) est l'une des plus fameuses figures de l'archéologie nubienne et soudanaise du ^{xx}e siècle (Fig. 1). Il effectue sa formation en égyptologie à l'université d'Harvard, puis se rend à Berlin, où il étudie les langues sémitiques et l'égyptien hiéroglyphique. À trente ans, il arrive en Égypte, où il dirige plusieurs expéditions pour le compte d'universités américaines. Durant toute sa vie, Reisner va fouiller inlassablement, mettant notamment au jour les fameuses triades de Mykérinos (exposées au musée égyptien du Caire, JE 40678 et au Museum of Fine Arts de Boston, 68.29). Cet éminent égyptologue est principalement connu pour ses fouilles en Égypte (Giza, Deir el-Ballas et Naga ed-Der), en Nubie et au Soudan. Reisner est également conservateur en charge

des collections égyptiennes au Museum of Fine Arts de Boston entre 1910 et 1942. Dès 1914, il est nommé professeur d'égyptologie à l'université d'Harvard.

Reisner compte parmi les fouilleurs les plus chevronnés de son époque en appliquant des méthodes de fouille qui sont toujours en vigueur de nos jours. Il est en effet l'un des premiers archéologues à établir une méthode minutieuse d'enregistrement et d'inventaire de fouille. Il a fourni une riche documentation photographique de ses travaux et sur la vie quotidienne de ses équipes (Fig. 2 et 3). À cette époque, la photographie n'était pas une chose facile, car les fouilleurs devaient gérer le transport des appareils photo de grands formats difficiles à



Figure 2 : Le camp de George A. Reisner à Nouri, avec les ouchebtis du roi Taharqa.

Photographie de G. Reisner, 1917.

Harvard University / Boston Museum of Fine Arts Expedition.



Figure 3 : Fouilles de George A. Reisner dans la nécropole royale du Djebel Barkal, pyramide 3, vue en direction de l'ouest, 1916.

Harvard University / Boston Museum of Fine Arts Expedition.

manipuler, des plaques de verre lourdes et fragiles et des produits chimiques pour le développement des clichés sur les sites. La majeure partie des photographies étaient développées dans des chambres noires de fortune fabriquées sur le terrain. Les journaux et les dessins de fouille de Reisner, les registres d'objets (inventaires) et les photographies constituent une ressource documentaire fondamentale pour des scientifiques en offrant des informations inestimables sur les lieux de découverte, la position et la fonction des artefacts.

Le Museum of Fine Arts de Boston en association avec l'université d'Harvard jouèrent un rôle prépondérant dans l'archéologie de la Nubie et du Soudan. Les deux grandes institutions se sont d'abord engagées en Nubie en 1907, à la demande du gouvernement égyptien qui avait initié un programme de fouilles pour des sites se trouvant à l'extrême sud de l'Égypte. C'est la première prospection en Nubie, ou « First Archaeological Survey », conséquence d'un agrandissement du premier barrage d'Assouan achevé en 1912. Cette prospection de quatre saisons, de 1907 à 1911, couvre cent cinquante kilomètres de la vallée du Nil, entre Shellal et Ouadi es-Seboua. Le travail de terrain est d'abord dirigé par George Reisner, puis par Cecil M. Firth : cent cinquante et un cimetières sont fouillés, soit huit mille tombes individuelles ; seulement six sites d'habitat sont superficiellement explorés. Parmi les « groupes culturels » identifiés par Reisner – désignés de A à D et de W à Y –, seul le groupe W correspondait aux vestiges gréco-romains et méroïtiques. Ces derniers, représentés uniquement par des tombes, ont été découverts dans la partie sud de la Basse-Nubie. La majeure partie des objets appartenant aux premières cultures nubiennes (Groupe A, C, Kerma) conservés au Museum of Fine Arts de Boston proviennent de cette prospection et sont issus du partage archéologique (Fig. 4).



Figure 4 : Exemples d'artefacts découverts lors de l'Archaeological Survey of Nubia. Basse-Nubie, Dakka, cimetière 97. Conservés aujourd'hui au Fine Arts Museum of Boston

© <http://www.mfa.org/collections/object/black-topped-redware-incised-bowl-142265>

Dès 1915, Reisner tourne son attention plus loin au sud, au cœur du royaume de Napata (milieu du IX^e s. – 1^{re} moitié du III^e s. av. J.-C.) dont la XXV^e dynastie a constitué pour ce royaume une ère fondatrice (721-656 av. J.-C.).

Sous la direction de Reisner, la mission conjointe de l'université d'Harvard et du Museum of Fine Arts de Boston aux nécropoles royales d'El-Kourrou, de Nouri, de Napata (1916-1919) et de Méroé (1922-1925) représente un jalon essentiel dans l'archéologie soudanaise, dont l'un des principaux résultats est la mise au point de la chronologie des souverains kouchites. À El-Kourrou et Nouri, Reisner met au jour les tombes des souverains de la XXV^e dynastie, de leurs ancêtres et de leurs successeurs napatéens. Au Djebel Barkal, son travail se concentre sur les temples et les palais, pharaoniques comme napatéens-méroïtiques, ainsi que sur une vingtaine de pyramides réparties en deux groupes, dont la datation reste encore incertaine (début de l'époque méroïtique, milieu du III^e – début du II^e s. av. J.-C. ?).

À l'exception de quelques bâtiments résidentiels et administratifs du Djebel Barkal, son travail a donc surtout porté sur les tombes royales et les temples. Cependant, c'est l'étude de ces sépultures qui a permis à l'archéologue d'établir une chronologie de la succession royale napatéenne et méroïtique, fondée sur le témoignage des inscriptions et la sériation des tombes royales, dont l'évolution dans le temps a été étudiée. Les résultats fournis par Reisner constituent toujours la base de la chronologie de la Nubie pour ces périodes.

Dans la région de Napata, Reisner est accompagné de Dows Dunham alors âgé de vingt-cinq ans et qui lui succédera comme conservateur au Museum of Fine Arts de Boston. Dunham publiera les résultats des fouilles du musée en une série de volumes *The Royal Cemetery of Kush* qui reste encore aujourd'hui une référence de première main.

Les fouilles au Soudan ont continué pendant la Première Guerre Mondiale. En 1917, Dunham abandonne les fouilles pour servir dans l'armée américaine en Europe. Il revient au Djebel Barkal en 1919 et pendant son absence, Reisner poursuit les fouilles au Djebel Barkal et mène les travaux de terrain aux nécropoles royales d'el-Kourrou, là où furent enterrés les fondateurs du royaume de Napata, et de Nouri, où soixante de leurs successeurs furent inhumés.

De 1916 à 1919, les fouilles de Reisner ont permis de découvrir les objets les plus exceptionnels qui constituent de nos jours les chefs-d'œuvre du royaume de Napata comme les mille ouchebtis appartenant au roi Taharqa (pyramide 1, Fig. 2 et 5) ainsi que le trésor et le sarcophage très pondéreux du roi Aspelta découverts dans sa pyramide à Nouri (pyramide 8) ainsi que les trousseaux des reines de Piankhy inhumées à el-Kourrou.



Figure 5 : La pyramide du roi Taharqa (690-664 av. J.-C.) à Nouri.
© A. SACKHO-AUTISSIER.

Les fouilles françaises de Sedeinga en Nubie soudanaise (2009-2016)

Claude RILLY

Chargé de recherche CNRS, UMR 8135 – Langues, langage et cultures d'Afrique noire (LLACAN) / INALCO

Conférence du samedi 8 octobre 2016
Archives départementales – Grenoble

Sedeinga se situe au nord du Soudan, à près de 200 km au sud de la frontière égyptienne. C'est avec Soleb un des rares établissements antiques de Nubie sur la rive gauche du Nil. Les deux sites sont surtout connus pour leurs monuments égyptiens bâtis sous Amenhotep III : le grand temple de Soleb, dédié à Amon et à Nebmaâtrê, la forme déifiée du roi, redécoré à la fin du règne pour commémorer le premier jubilé du roi et, à 14 km au nord, le petit temple que le pharaon fit construire en l'honneur de sa grande épouse royale, la reine Tiyi. Tous deux ont été édifiés de part et d'autre du Gebel Dosha, une crête montagneuse qui barre la rive gauche jusqu'au Nil et où avait été creusé dans le roc sous Thoutmosis III un petit spéos surplombant le fleuve, consacré aux dieux de la première cataracte. C'est d'ailleurs au pied de ce gebel que furent extraits les blocs de grès qui servirent à l'édification des deux temples, après convoyage par barge au sud à Soleb, au nord à Sedeinga. Le couple constitué par le monument du roi et celui de la grande épouse royale sera un siècle plus tard imité par Ramsès II sur le site d'Abou Simbel, en Nubie égyptienne.

Le site fortifié (*mnnw*) de Soleb, qui fut jusqu'à l'époque ramesside le siège du délégué (*jdnw*) de la province de Koush, tomba en déshérence à la fin du Nouvel Empire. Sous la XXV^e dynastie, c'est devant le temple de Tiyi que le pharaon koushite Taharqo choisit d'édifier une colonnade similaire à celles dont il orna plusieurs des temples de Karnak. Sedeinga remplaça alors Soleb comme capitale régionale et le resta durant les royaumes de Napata (656 – 270 av. J.-C.) et de Méroé (270 av. J.-C. – 330 apr. J.-C.). Bien que située dans une des zones de Nubie les plus moins propices à l'agriculture, la bande arable se réduisant ici à quelque deux cents mètres de largeur, la cité était gouvernée par une élite riche et puissante, dont la magnificence s'étalait dans le cimetière princier, situé à l'ouest de la grande nécropole napato-méroïtique. Celle-ci, occupée durant plus d'un millénaire, s'étend sur près de 25 ha à l'ouest du temple de Tiyi et comprenait plusieurs centaines de pyramides en brique crue de tailles diverses, aujourd'hui réduites à quelques assises. On a supposé que l'opulence de la ville était en bonne partie due à la levée de taxes sur les marchandises qui transitaient entre les provinces orientales du Soudan et la Méditerranée par des pistes qui débouchent sur le Nil à Sedeinga. De nombreux objets d'importation, en majeure partie de manufacture alexandrine, ont d'ailleurs été retrouvés dans les tombes [Fig. 1].

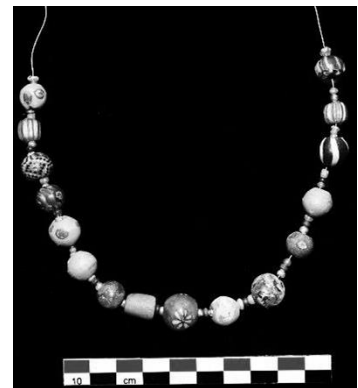


Figure 1 : Collier de perles millefiori d'importation retrouvé au cou d'un enfant (Sedeinga, tombe II T 293 ; III^e s. apr. J.-C.)
© SEDAUV. FRANCIGNY.



Figure 2 : Temple de la reine Tiyi en 2006.
© Cl. RILLY.

méroïtique de Sedeinga¹. En 1978, après la mort inopinée de Mme Schiff Giorgini, la mission devint entièrement française et fut désormais dirigée par Jean Leclant, auquel succéda Audran Labrousse, puis Catherine Berger-El Naggar. Les fouilles se déplacèrent sur le Secteur I, au nord du site, puis au centre sur le Secteur II. En 2009, la direction de la mission me fut confiée en tandem avec Vincent Francigny. Jusqu'à aujourd'hui, huit campagnes d'un mois chacune ont été effectuées sur la nécropole, dans la partie occidentale du Secteur II, une zone déjà entamée par l'équipe de Mme Berger-El Naggar, qui y avait dégagé 22 pyramides alignées sur deux axes N/S et W/E en forme de « L ».

Les tombes napatéennes et méroïtiques les plus caractéristiques [Fig. 3] sont composées d'une substructure creusée dans le sol à partir d'une descenderie, aboutissant sur une petite chambre funéraire. Une fois le corps déposé, souvent dans un cercueil de bois que les termites ont ensuite dévoré, des offrandes funéraires sont emmagasinées dans l'espace disponible avant que le caveau ne soit condamné par un mur de briques ou une dalle de schiste maçonnée. La descenderie est ensuite comblée. La superstructure est alors construite. Une pyramide de briques crues, de 1 à 5 m d'arête, est bâtie à l'aplomb de la chambre funéraire ainsi qu'une chapelle de taille modeste, flanquant à l'est le monument, qui accueillera le culte du défunt. Devant la chapelle se trouve une table d'offrandes et, aux époques anciennes, un bassin de libation en céramique, fixé sur un promontoire. Certaines pyramides peuvent comporter deux tombes associées et l'on trouve aussi de simples sépultures sans pyramide, généralement en périphérie des monuments. De façon quasi-systématique, les sépultures ont été pillées dès l'Antiquité. Souvent nettoyées et réutilisées, elles ont été à nouveau pillées à plusieurs reprises, si bien que le matériel funéraire est rare et les ossements souvent dispersés. Les nombreux textes funéraires méroïtiques gravés sur stèle ou table d'offrandes entre le II^e siècle av. J.-C. et le III^e siècle apr. J.-C. sont ainsi très rarement trouvés en contexte.



Figure 3 : Pyramides napatéennes du Secteur II de Sedeinga avec reste des murs de chapelle.
© SEDAUV. FRANCIGNY.

¹ Le nom est adapté de l'égyptien *Hwt-Tiy* « temple de Tiyi », avec chute du *h* initial, consonne inconnue en méroïtique. Aujourd'hui encore, quelques anciens des villages avoisinants de Qubbat Selim et Nilwa appellent le lieu *Adday far*, « le vieil Adday » en nubien, un toponyme où se perpétue le terme méroïtique et au-delà, le nom oublié de la reine Tiyi.

Les deux plans quadriennaux écoulés se sont centrés sur deux problématiques : la chronologie relative des sépultures et la transition entre napatéen et méroïtique. On ignorait en effet comment le cimetière s'est développé. On avait proposé une extension progressive d'ouest en est, mais ce scénario reposait sur peu d'éléments. Les réutilisations successives des tombes brouillaient la chronologie, puisqu'un caveau napatéen du V^e siècle av. J.-C. peut avoir accueilli, après plusieurs pillages, un enterrement méroïtique du II^e siècle apr. J.-C. : le matériel retrouvé n'est donc pas contemporain de l'édification du tombeau, mais de sa dernière occupation. L'observation architecturale donne quelques résultats : on peut par exemple établir l'ordre successif des monuments proches par les empiètements de leurs fondations ou des coulées de mortier. Semblablement, la couleur des briques est un indice : les briques roses, réalisées en mélangeant le limon du Nil avec le sable rougeâtre de la grande carrière située au milieu de la zone, indiquent une période ancienne, tandis que les briques grises, fabriquées après l'épuisement de la carrière de sable, sont plus récentes. En tenant compte de tous ces éléments, il est apparu que la nécropole ne s'est pas étendue de manière linéaire, mais par « groupes funéraires ». Chacun de ces groupes s'est formé par l'accrétion autour d'une ou deux pyramides « patronnes », les premières construites pour des personnages importants, de pyramides satellites, au nord et au sud des précédentes, et enfin de tombes simples sans monument en périphérie. Ces groupes peuvent être contemporains et représentent sans doute un même clan, sans que l'on puisse actuellement préciser davantage.

La jonction du napatéen et du méroïtique s'est faite selon des modalités assez inattendues dans la zone fouillée et sur le Secteur Ouest, le cimetière princier dégagé par Michela Schiff Giorgini. Lorsque, il y a peu, nous avons eu les moyens de dater les monuments eux-mêmes en analysant au C14 après tamisage leurs constituants organiques (paille, charbon, etc.), nous avons eu la surprise de constater que, dans l'extrémité du Secteur II où nous fouillons, tout le bâti principal est napatéen, entre la fin du V^e et la fin du IV^e siècle avant notre ère. Les inhumations méroïtiques, s'étagant du II^e siècle av. J.-C. au III^e siècle apr. J.-C., ont simplement réutilisé les descenderies et les caveaux de leurs ancêtres. Toutefois, des aménagements extérieurs ont été réalisés sur les ruines des pyramides napatéennes dont la construction s'était faite parfois sept cents ans auparavant. Dans le Secteur II, de petites pyramides de briques grises ont ainsi été édifiées sur les assises restantes soigneusement nivelées, du monument ancien, jusqu'à trois sur une large pyramide napatéenne de briques roses mise au jour en 2016. Plus souvent, la pyramide méroïtique a été construite sans fondations sur les ruines arasées de la chapelle napatéenne, à un ou deux mètres à l'est de la pyramide ancienne. On trouve également ce dispositif de « pyramides couplées » dans le Secteur Ouest, le cimetière d'élite. Une nouvelle chapelle était alors édifiée contre le flanc est de la nouvelle pyramide. La très mauvaise qualité de ces aménagements a entraîné une usure rapide, si bien qu'il est souvent difficile, lors de la fouille, de différencier les éboulis anciens des restes de pyramides récentes. Les chapelles méroïtiques les plus élaborées ont toutefois laissé en place des linteaux et montants de portes en grès décorés, des tables d'offrandes et stèles inscrites, parfois d'excellente facture.

Depuis 2013/2014, un généreux mécénat de l'Autorité des Musées du Qatar (*Qatar-Sudan Archaeological Project*), destiné à toutes les équipes archéologiques soudanaises ou étrangères qui travaillent au Soudan, a enfin permis la fouille et la restauration partielle du temple de la reine Tiyyi. Ce programme qui sera terminé en 2017, placé sous la direction conjointe de l'auteur de ces lignes et de Pierre Tallet, a permis de déplacer l'ensemble des blocs de la ruine. La fouille archéologique conduite par Nadia Licitra, n'a malheureusement pas mis au jour de pièces remarquables, car la destruction du temple de Tiyyi, due à des fondations insuffisantes dans la plate-forme de terre sur laquelle il était juché, s'est faite en plusieurs épisodes entre lesquels les prêtres et les voleurs ont pu récupérer l'essentiel du mobilier. En archéologie comme au jeu, on ne gagne pas à tous les coups ! Il était toutefois nécessaire de procéder à des travaux sur ce temple, le dernier de la XVIII^e dynastie à n'avoir jamais été fouillé.

Le plan original du temple reste incomplet. La partie orientale et les sanctuaires à l'ouest ont été utilisés comme carrière de pierre aux époques napatéenne et chrétienne. Dans la petite église de Nilwa, située à 500 m au sud et aujourd'hui ruinée, on a par exemple réutilisé deux des colonnes érigées par Taharqo devant le temple. Par la suite, la plate-forme elle-même a été exploitée par les *sebakhin*, qui en prélevant la terre pour leurs champs, ont achevé le travail de destruction des carriers. Le temple construit sous Amenhotep III comportait une grande salle hypostyle, soutenue par huit colonnes hathoriques, dont une est toujours debout et cinq autres encore visibles par leurs bases. Une ouverture, dite « grande porte de la Grande épouse royale Tiyi » sur une inscription retrouvée l'an dernier, menait aux sanctuaires situés à l'ouest. Ils semblent avoir comporté trois chapelles, dont seule celle située au nord a été retrouvée, et peut-être trois magasins ménagés à l'arrière, comme le suggère un bloc qui comporte l'intersection de quatre murs. À l'est du temple, devant l'entrée de la salle hypostyle faisant face au Nil, le roi Taharqo fit ajouter au début du VII^e siècle une série de colonnes papyrifformes au fût lisse, dont il ne subsiste que quelques tambours et deux chapiteaux fragmentaires. Elles étaient reliées entre elles, comme les autres colonnades que ce roi fit ajouter devant certains temples de Karnak, par des murs bas (dits murs-bahuts), dont l'un a livré un élément au nom de Rê-Néfertoum-khou, le nom de couronnement égyptien de Taharqo. Deux blocs monumentaux présentant l'image gravée et les cartouches du pharaon koushite, retrouvés en 1964 dans la descenderie de la pyramide principale du cimetière princier, appartiennent sans doute à l'un des montants de la porte d'entrée de la colonnade.

L'apport principal de cette opération a été la découverte de nouveaux blocs décorés, qui, faute d'une possible anastylase, ont été placés en exposition sur cinq bancs de vingt mètres de long construits à l'ouest du temple. Ils représentent la reine, accompagnée de la dédicace du temple « à la noble dame, la grande de louanges, la Grande épouse royale Tiyi, douée de vie » [Fig. 4] et le roi, souvent en compagnie du dieu Amon, dont les images et le nom ont été martelés sous Akhenaton. Ont été également martelés les cartouches du pharaon gravés sur les architraves et les abaqes : « Amenhotep » a été remplacé par le nom de couronnement du monarque, Nebmaâtrê, déjà présent originellement et qui ainsi figure deux fois sur ces blocs.



Figure 4 : Blocs jointifs représentant la reine Tiyi, avec à droite la dédicace du temple.

© Cl. RILLY.

Le temple, qui s'est sans doute effondré peu après le règne de Taharqo, ne fut jamais restauré. Mais le culte de la reine subsista sous une autre forme : elle fut confondue, sans doute en raison des chapiteaux hathoriques, avec la déesse Isis, la distinction entre les deux déesses s'étant estompée dans ces périodes tardives. Nombreux sont les textes méroïtiques découverts sur la nécropole qui détaillent les membres du clergé d'Isis. Un nouveau temple, qui n'a pas encore été retrouvé fut bâti en l'honneur de cette Isis locale, dont la renommée s'étendait jusqu'à Méroé. Au II^e siècle av. J.-C., un membre de la famille royale décida même de faire construire son tombeau à un kilomètre de la nécropole, en un lieu parfaitement orienté à l'ouest, au degré près, du temple détruit de la reine Tiyi. Le projet ne fut toutefois pas terminé, seules une immense descenderie et deux salles funéraires ayant été creusées. Le hasard fit que le chantier de la nouvelle route asphaltée menant de Dongola à Abou Simbel, perça à flanc de colline la descenderie de cette tombe en 2012. Même inachevée, cette sépulture royale témoigne de l'importance religieuse du site de Sedeinga, associé pendant un millénaire et demi aux reines et aux déesses de la vallée du Nil.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES :

RILLY (Cl.), « Le miroir brisé de la reine Tiyi. Le temple de Sedeinga et son legs aux époques napatéenne et méroïtique », *BSFE* 191-192, 2015, p. 39-59.

RILLY (Cl.), « Sur les traces de Jean Leclant à Sedeinga : les textes méroïtiques du prince Natemakhora », *Archéo-Nil* 23, 2013, p. 91-110.

RILLY (Cl.), FRANCIGNY (V.), « Sedeinga 2012 : A Season of Unexpected Discoveries », *Sudan & Nubia* 17, 2013, p. 1-5 (et photo de couverture).

RILLY (Cl.), FRANCIGNY (V.), « Excavations of the French Archaeological Mission in Sedeinga, Campaign 2011 », *Sudan & Nubia* 16, 2012, p. 60-71.

RILLY (Cl.), FRANCIGNY (V.), « The Late Meroitic Cemetery at Sedeinga. Campaign 2010 », *Sudan & Nubia* 15, 2011, p. 72-79 et pl. I-IV, fig. 1-2.

RILLY (Cl.), FRANCIGNY (V.), « Excavations at Sedeinga. A New Start », *Sudan & Nubia* 14, 2010, p. 62-68 et pl. XXIII-XXV.

FRANCIGNY (V.), DAVID (R.), « Dating Funerary Material in the Meroitic Kingdom », *Der Antike Sudan* 24, 2012, p. 105-115.

À la recherche d'une image d'Hatchepsout : le Spéos Artémidos

Jean-Luc CHAPPAZ

Conservateur en chef du Musée d'Art et d'Histoire, Genève

Conférence du samedi 5 novembre 2016
Archives départementales – Grenoble

Identifié par Champollion en 1828, le Spéos Artémidos mentionné par les sources gréco-romaines est un temple rupestre creusé à env. 2 km au sud de la nécropole de Béni Hassan. Il est dédié à la déesse-lionne Pakhet, dont le culte est attesté dans le XVI^e nome de Haute-Égypte du Moyen Empire à la période lagide, et même jusqu'à l'époque romaine dans les sanctuaires plus méridionaux d'Edfou, de Dendara et d'el-Qala. Par bien des aspects, la déesse peut être assimilée à Ouret-hékaou, voire à d'autres lionnes (Bastet, Tefnout, Sekhmet, etc.) du panthéon pharaonique.



Figure 1 : Le Spéos Artémidos, vue générale depuis le Nord.
© Cliché Fonds pour l'Égyptologie de Genève.

Situé à l'orée d'un ouadi, dont de nombreuses traces d'érosion attestent la puissance des trombes d'eau qui s'abattent occasionnellement sur le désert, le monument (orienté nord-sud) est aménagé au milieu de carrières de calcaire qui entraînent la destruction de plusieurs tombes antérieures. Dans son état actuel, il comprend trois espaces principaux : un *pronaos* barlong, dans lequel ont été réservées deux rangées de quatre piliers (dont quatre en façade), un long couloir au plafond pentu précédé d'une porte découpée dans la roche, puis une vaste pièce rectangulaire (sanctuaire) dans laquelle est creusée une niche cultuelle. Le sol fut abaissé d'env. 80 cm à l'époque copte, sans doute pour récupérer du calcaire. À proximité était établie une vaste nécropole qui abrita, aux époques tardives, quelques centaines de milliers de momies de chats consacrées à la déesse.

D'emblée, le visiteur est frappé par l'état d'inachèvement du monument et par l'irrégularité de son plan. Les faces nord des piliers montrent que des colonnes-sistres hathoriques devaient y être engagées, mais seuls leurs contours ont été découpés ; les faces sud conservent des ébauches très grossières de représentations osiriaques. Les parois est et ouest du *pronaos* sont brutes de taille, mais quelques niches y ont été creusées en vue de l'insertion probable de stèles. Le « fronton » du monument (grande inscription d'Hatchepsout, déportée vers l'ouest) et la paroi sud paraissent achevés. Le corridor l'est de même, mais le sanctuaire est à son tour resté brut de taille (le plafond n'est pas même entièrement dégagé), à l'exception de la niche du sanctuaire, plus ou moins ébauchée.

Un peu d'épigraphie

La tradition égyptologique attribue le Spéos Artémidos au règne d'Hatchepsout. Même si son protocole a été largement martelé, quelques bribes qui en subsistent et surtout la rédaction du texte

de la grande inscription de façade au féminin confortent cette conclusion. Le nom de Thoutmosis III se lit par deux fois sur les piliers. Dans les deux scènes orientales de la paroi sud du *pronaos*, il est aisé de constater que le nom de la souveraine initiale a été remplacé par celui de Séthi I^{er} puisque les cartouches de ce pharaon sont gravés en creux alors que le reste des inscriptions l'est en bas-relief levé. À nouveau, quelques marques grammaticales du féminin dans les textes permettent d'identifier facilement la reine-pharaon. Ces observations préliminaires ont ainsi conduit les premiers éditeurs du monument à attribuer l'ensemble du *pronaos* au règne d'Hatchepsout, admettant toutefois que les décors du corridor et de la niche culturelle relevaient des artisans du seul Séthi I^{er}. Sans le dire clairement, les éditeurs sous-entendaient également que l'ensemble du Spéos Artémidos aurait été creusé à l'époque d'Hatchepsout et que son plan (à tout le moins celui du *pronaos*) datait de la XVIII^e dynastie.

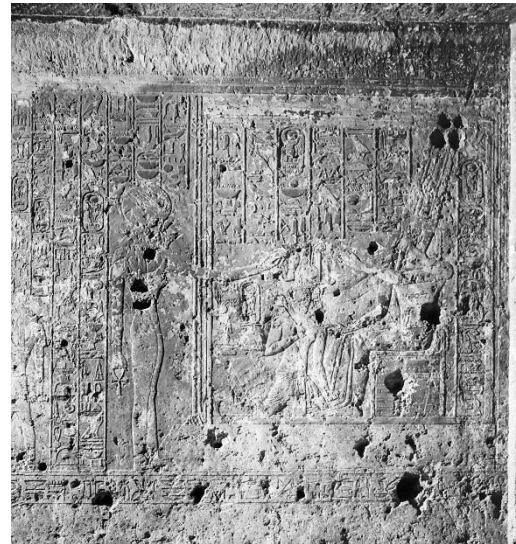


Figure 2 : Spéos Artémidos, *pronaos* : scène de couronnement.

© Cliché Max OETTLI, Fonds pour l'Égyptologie de Genève.

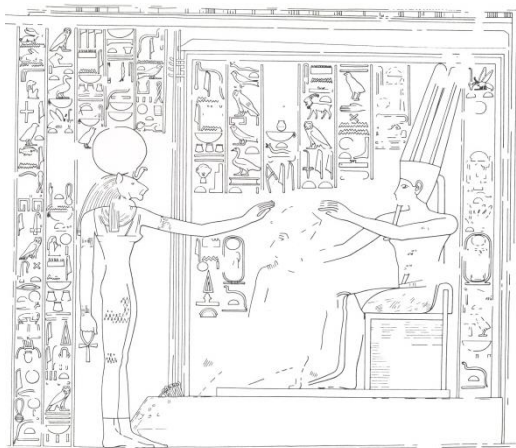


Figure 3 : Spéos Artémidos, *pronaos* : scène de couronnement, éléments attribuables à l'état de la paroi sous le règne d'Hatchepsout.

© Dessin Luce CHAPPAZ-PACHE, Fonds pour l'Égyptologie de Genève.

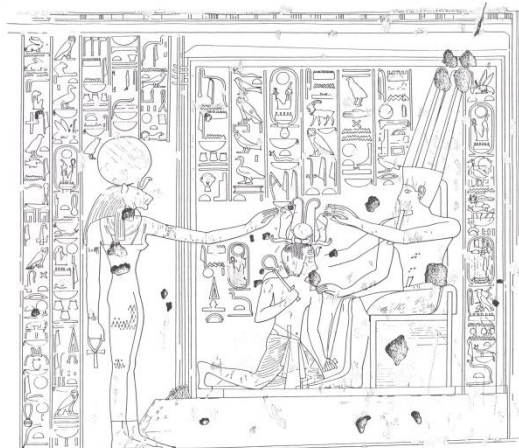


Figure 4 : Spéos Artémidos, *pronaos* : scène de couronnement, état de la paroi sous le règne de Séthi I^{er} et traces des éléments attribuables au règne d'Hatchepsout.

© Dessin Luce CHAPPAZ-PACHE, Fonds pour l'Égyptologie de Genève.

Un examen plus attentif de la longue paroi du *pronaos* oblige à remettre en question ces affirmations. Tout d'abord, la porte donnant accès au corridor, ornée de scènes traditionnelles (rites d'accueil ; courses à la rame et aux vases), présente des textes au nom de Séthi I^{er} inscrits en bas-relief levé : le nom de ce pharaon n'y figure par conséquent pas en surcharge et est bien original. Il en va de même pour les trois scènes occidentales de la paroi sud. Avec une subtilité certaine, les « scribes des contours » du pharaon ramesside auront développé le thème des deux scènes « symétriques » réalisées à l'époque d'Hatchepsout et réactualisées par Séthi I^{er}. À l'est en effet, on assiste à l'imposition d'une couronne au pharaon par Amon sous le parrainage de Pakhet, puis à un long discours de Thot incitant l'Ennéade thébaine à accorder son soutien à l'heureux élu. Les trois scènes réalisées à l'ouest, sous la XIX^e dynastie, y répondent en montrant une « montée royale » et une cérémonie de purification, encadrant une image de la déesse des lieux offrant à Séthi I^{er} les attributs de la royauté.

Mais il y a plus. En scrutant les traces de la gravure primitive observables sous les palimpsestes des deux scènes orientales, il a été possible de restituer les textes initiaux, mais également de découvrir que les figures elles-mêmes avaient été profondément transformées. Ainsi, en lieu et place d'une image de Thot avons-nous originellement celle d'un Iounmoutef, dont la présence est plus conforme à ce que l'on sait du rituel du

couronnement sous la XVIII^e dynastie. Quant au roi intronisé, il réservait une autre surprise. Au lieu de faire face à Amon et d'être de la sorte tournée vers le centre du monument, ainsi que se présente Séthi, Hatchepsout tournait le dos à Amon pour faire face à Pakhet. Ce qui, d'une certaine façon, engage à remettre en cause l'orientation du monument et à s'interroger sur son architecture. En effet, les conclusions de l'analyse épigraphique réduisent considérablement les attestations de la présence d'Hatchepsout dans les décors du Spéos Artémidos, limitée à deux endroits : l'inscription de façade « désaxée » vers l'ouest, et les deux scènes de la partie orientale de la paroi sud du *pronaos*. Il convient néanmoins de tenir aussi compte de la présence de la titulature de Thoutmosis III sur deux des piliers de façade.

Un peu d'architecture

Un examen succinct des plans des spéos égyptiens du Moyen et du Nouvel Empires permet de dégager une progression dans la complexité des monuments. Se résumant d'abord à une simple salle, avec occasionnellement un ou deux piliers réservés (Moyen Empire), les *spéos* du début de la XVIII^e dynastie comportent généralement un seul espace, rectangulaire ou en forme de « T » inversé (dès Thoutmosis III). Le temple de Deir el-Bahari présente cependant des variantes : succession de salles étroites et coudées dans le sanctuaire d'Anubis, petit spéos d'Hathor comprenant deux colonnes hathoriques, et espace étroit et unique pour le sanctuaire. Il faut en revanche attendre le règne d'Horemheb pour découvrir des *spéos* comportant plusieurs espaces distincts (Abou Hoda, Gebel el-Silsila) ou des piliers en façade (Gebel el-Silsila). Avec le temple de Kanais, Séthi I^{er} ajoute à ces deux innovations la présence de piliers osiriaques (engagés) qui seront largement présents dans les réalisations nubiennes de Ramsès II. En d'autres termes, l'architecture (plan) du Spéos Artémidos fait figure d'exception dans cette évolution, puisqu'avec ses trois espaces, ses piliers en façade et ses piliers osiriaques, il s'inscrirait plus naturellement parmi les modèles développés à partir du règne de Séthi I^{er} que parmi les modèles de la XVIII^e dynastie.

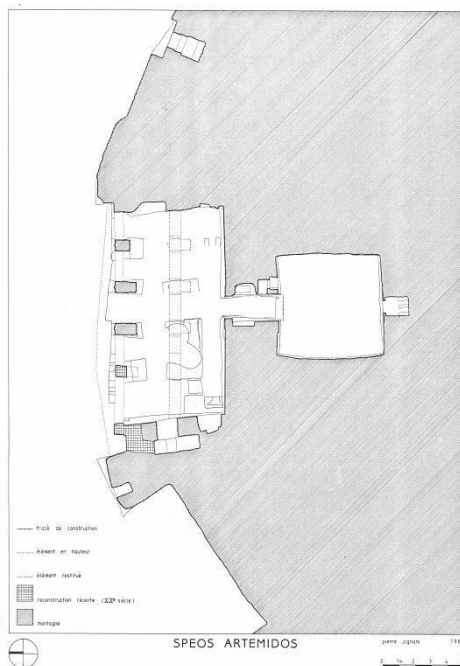


Figure 5 : Plan du Spéos Artémidos.

© Levé et dessin Pierre ZIGNANI, Fonds pour l'Égyptologie de Genève.

Un détail des inscriptions développées aux noms d'Hatchepsout et de Séthi I^{er} mérite aussi de retenir l'attention. Les deux textes évoquent les travaux conduits au sanctuaire de Pakhet, travaux dont l'achèvement est signifié par la pose de portes (au pluriel). Les logements de crapaudines et d'une serrure existent bel et bien dans les parties décorées sous le règne de Séthi I^{er}, à l'entrée du corridor et en fermeture de la niche cultuelle. Pour le règne d'Hatchepsout, aucune trace archéologique du moindre système de clôture n'est discernable dans le *pronaos*. Ces portes ont-elles disparu ?

On a souligné l'aspect irrégulier et disharmonieux du plan, peut-être en partie dû à la configuration du terrain. De fait, les piliers de façade sont irrégulièrement répartis dans leur partie occidentale, et le retour du fronton à l'ouest ne correspond nullement à la paroi ouest du *pronaos*. Dans l'hypothèse où les architectes d'Hatchepsout auraient été novateurs (piliers de façade, piliers osiriaques, salle barlongue), il leur aurait été très simple d'imaginer un monument légèrement plus petit, ou de le décaler de quelques mètres vers l'est. Ils ne l'ont pas fait.

Ces arguments imposent une hypothèse très simple. En reprenant les travaux et en agrandissant le sanctuaire de Pakhet, les artisans de Séthi I^{er}, et sans doute pas les meilleurs qui aient œuvré sous son règne, ont dû prendre en compte des installations déjà existantes, probablement sous la forme de niches cultuelles à même la paroi naturelle et d'un *spéos* (obligatoirement à salles coudées) préalablement installé, qu'il est loisible d'imaginer aménagé dans une grotte naturelle. Ils auront fait de leur mieux pour proposer un programme théologique et aménager (creuser) le *pronaos*, en réalisant une façade à peu près symétrique, compte tenu des contraintes de la configuration des lieux.

Une dernière remarque purement méthodologique. Pour un archéologue, il est relativement facile de rendre compte des transformations d'un bâtiment construit. Il reste presque toujours une trace d'un élément antérieur à partir duquel l'aspect premier d'un édifice est modifié. Dans un temple rupestre, le paradigme s'inverse, car il s'agit d'une « archéologie de la destruction » : tout ce qui est antérieur est fatalement détruit par un surcreusement.

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE :

- ALLEN (J.P.), « The Speos Artemidos Inscription of Hatshepsut », *BES* 16, 2002, p. 1-17.
- BICKEL (S.), CHAPPAZ (J.-L.), « Missions épigraphiques du Fonds de l'Égyptologie de Genève au Spéos Artémidos », *BSEG* 12, 1993, p. 9-24.
- BICKEL (S.), CHAPPAZ (J.-L.), « Le Spéos Artémidos. Un temple de Pakhet en Moyenne-Égypte », dans *Hatchepsout, femme pharaon, Les Dossiers d'archéologie* 187, Dijon, 1993, p. 94-101.
- BICKEL (S.), CHAPPAZ (J.-L.), « À la recherche d'une image d'Hatchepsout. Quelques aspects méconnus du règne d'Hatchepsout », *Égypte. Afrique et Orient* 17, 2000, p. 23-32.
- CAUVILLE (S.), « Hathor de Dendara, Pakhet et Hatchepsout », *RdE* 66, 2015, p. 1-20.
- CHAPPAZ (J.-L.), « Recherches au Spéos Artémidos. Fonction et programme 'décoratif' d'un temple rupestre », dans R. Gundlach, M. Rochholz, *Ägyptische Tempel – Struktur, Funktion und Programm. Akten der Ägyptologischen Tempeltagungen in Gosen 1990 und in Mainz 1992, HÄB* 37, 1994, p. 23-31.
- CHAPPAZ (J.-L.), « Remarques sur l'architecture du Spéos Artémidos », dans J.M. Galán, B.M. Bryan, P.F. Dorman, *Creativity and Innovation in the Reign of Hatshepsut, SAOC* 69, 2014, p. 157-171.
- FAIRMAN (H.W.), GRDSELOFF (B.), « Texts of Hatshepsut and Sethos I inside Speos Artemidos », *JEA* 22, 1947, p. 12-33.
- FAKHRY (Ah.), « A New Speos from the Reign of Hatshepsut and Thutmose III at Beni-Hasan », *ASAE* 39, 1939, p. 709-723.
- GARDINER (A.H.), « Davies's Copy of the Great Speos Artemidos Inscription », *JEA* 21, 1946, p. 43-56.
- GOLÉNISCHEFF (Wl.S.), « Notice sur un texte hiéroglyphique de Stabel Antar (Spéos Artemidos) », *RecTrav* 3, 1882, p. 1-3.
- GOLÉNISCHEFF (Wl.S.), « Notice sur un texte hiéroglyphique de Stabel Antar (Spéos Artemidos) », *RecTrav* 6, 1885, p. 20.
- HOLTHOER (R.), « Coptic Graffiti in Speos Artemidos », *StudOr* (H) 45, 1976, p. 97-99.
- JACQUET (J.), « Observations sur l'évolution architecturale des temples rupestres », dans ANONYME (éd.), *Nubie par divers archéologues et historiens*, Le Caire, 1967, p. 69-91.
- NAVILLE (É.), « Queen Hâtshopsîtû, her Life and Monuments », dans Th.M. Davis (éd.), *The Tomb of Hâtshopsîtû, Theodore M. Davis' excavations: Bibân el Molûk*, Londres, 1906, p. 1-74.
- SCHOTT (S.), *Kanais. Der Tempel Sethos I. im Wâdi Mia*, *NAWG* 6, 1961, p. 123-189.

Hommes et femmes de pouvoir sous la VI^e dynastie

Yannis GOURDON

Égyptologue, chercheur associé à HiSoMA, Université Lyon II, co-directeur de la mission archéologique de Hatnoub (Ifao – Université de Liverpool)

Conférence du samedi 10 décembre 2016
Archives départementales – Grenoble

Longtemps considérée comme l'antichambre de la Première Période Intermédiaire, la VI^e dynastie, frappée par des crises politiques, aurait été en partie responsable de l'effondrement de l'État centralisé. Les sources historiques de la VI^e dynastie, les plus riches de l'Ancien Empire, font apparaître plusieurs hommes et femmes de pouvoir gravitant dans la sphère royale et dont l'importance croissante semble à première vue témoigner de l'affaiblissement de la royauté. Mais n'est-ce pas là une interprétation biaisée des sources ?

À partir des recherches qu'il a menées pour son ouvrage, *Pépy I^{er} et la VI^e dynastie* (Pygmalion), Yannis Gourdon vous propose de suivre l'itinéraire de quelques-uns de ces personnages, parfois hauts en couleur, et dresse ainsi un tableau plus réaliste de la VI^e dynastie que ce que la tradition égyptologique et parfois même la tradition égyptienne ont pu dépeindre jusque-là.

Régicide, rébellions et faiblesse du pouvoir royal ?

Plusieurs événements historiques et politiques semblent avoir perturbé le cours de la VI^e dynastie dès ses débuts. Ainsi, le règne de Téti, le premier représentant de cette nouvelle lignée fraîchement arrivée au pouvoir, aurait été assassiné par son garde du corps après 30 ans de règne. C'est du moins ce que rapporte Manéthon, le célèbre compilateur gréco-égyptien du III^e siècle avant J.-C.



Figure 1 : Arasement du nom.

L'égyptologue Naguib Kanawati, qui a longtemps étudié les cimetières des particuliers inhumés autour de Téti et d'Ounas à Saqqara, a mis en lumière le fait qu'une vingtaine de ces tombeaux, dont les propriétaires étaient contemporains de Téti, ont subi des déprédations ciblées. Ainsi, nombre d'individus représentés sur les parois de ces tombes ont vu leurs noms et leurs représentations partiellement ou intégralement détruites (fig. 1). On est même allé jusqu'à réattribuer la tombe d'un vizir nommé Hézy à un simple « ami unique et prêtre-lecteur » du nom de Séschemnéfer ! Il y a trop de cas pour que ceux-ci ne relèvent que de la simple coïncidence, et l'acharnement manifesté à l'encontre de certains personnages montre qu'ils ont été accusés d'avoir pris part à un acte de la plus grande gravité. Le régicide (ou une tentative) est donc une hypothèse tout à fait recevable. Quelques éléments archéologiques, qui suggèrent un enterrement à la hâte de Téti, pourraient aller dans ce sens. On constate, en effet, que le sarcophage de Téti repose encore sur les cales de bois destinées à le mettre en place. De plus, les textes de sa pyramide, contrairement à tous les autres, y compris ceux des reines de Pépy I^{er} et de Pépy II, n'ont pas été peints.

Un peu plus tard, sous Pépy I^{er}, on évoque souvent l'existence d'un prétendu complot du harem. Celui-ci serait révélé dans l'autobiographie d'Ouni, un puissant personnage originaire d'Abydos, durant les règnes de Pépy I^{er} et de Mérenrê I^{er}. Toutefois, lorsque l'on retourne au texte, Ouni dit seulement « qu'il y eut un procès (litt. : « une affaire ») dans le harem, au sujet de la reine, la grande favorite, en secret ». Rien ne permet d'affirmer que ce procès était dirigé contre la reine (elle était peut-être une victime), mais surtout rien n'évoque un quelconque complot. Si c'est la reine qui fut visée par ce procès, ce qui reste à démontrer, l'affaire a pu être bien plus triviale. On notera ainsi qu'Ouni précise qu'il instruisit le cas « étant seul », sans que le vizir lui-même soit présent, contrairement aux autres affaires qu'il avait pu traiter auparavant. Or, sur un décret daté de l'an 42 du règne de Pépy I^{er}, Ouni apparaît dans la liste des destinataires du décret ainsi qu'un vizir dont le nom a été entièrement effacé...

On rapproche souvent ce procès du double mariage de Pépy I^{er} avec deux sœurs homonymes originaires d'Abydos, Ânkhenspépy I^{re} et Ânkhenspépy II. L'emplacement de la pyramide de cette dernière, dans la nécropole des reines de Pépy I^{er} à Saqqara, suggère une construction assez tardive dans le règne, période qui correspondrait assez bien avec la date du décret mentionnant Ouni et ce vizir effacé des mémoires. Quant à la reine du procès, il pourrait s'agir de celle dont la pyramide, dite « de l'Ouest » est restée anonyme et inachevée.

La fin du règne de Pépy I^{er}, comme pour son successeur Mérenrê I^{er}, serait révélatrice de problèmes successoraux qui auraient agité la VI^e dynastie. Il existe ainsi quelques indices ténus qui pourraient plaider en faveur d'une éventuelle corégence, ou plutôt d'une association au trône de Mérenrê I^{er} par Pépy I^{er}. Ainsi l'existence d'une pendeloque de pagne royal, si l'identification de l'objet est exacte, aux noms des deux rois, a été interprétée en ce sens par É. Drioton. Cependant, il est tout à fait possible qu'il s'agisse d'un élément de décor non identifié d'un objet culturel auquel cas, la présence des deux noms n'aurait rien de surprenant : Mérenrê I^{er} aurait très bien pu dédier cet objet à son défunt père Pépy I^{er}. La présence d'éléments appartenant aux deux protocoles royaux se retrouve également sur le naos d'Éléphantine, conservé au Louvre (E 12 660). S'il est clair que le nom de couronnement de Mérenrê I^{er} a été ajouté après coup, rien ne permet d'affirmer que ce fut dans le cadre d'une association au trône.

En revanche, plusieurs indices laissent penser qu'il y eut bien une telle association au trône entre Mérenrê I^{er} et Pépy II. Le premier apparaît sur un sceau en faïence bleue, conservé au musée d'Ismaïlia (n° 663), qui comporte des éléments protocolaires tout à fait exceptionnels. Ceux-ci se présentent, en effet, sous la forme d'un double *sérekh* dont les faucons et les noms d'Horus de Mérenrê I^{er} et de Pépy II se font face. Des deux souverains, seul Mérenrê I^{er} est identifié comme « roi de Haute et de Basse- Égypte », ce qui pourrait laisser entendre qu'il était le seul souverain de plein droit. Cette association au trône semble confirmée par une autobiographie du gouverneur régional Ibi de Deir el-Gebraoui.

Les grands du royaume et l'action royale

Le décret de Pépy I^{er}, dans lequel apparaît Ouni, vu plus haut, mentionne un personnage important de la VI^e dynastie : le directeur des travaux du roi Méryptahméryrê qui est peut-être identique au directeur de tous les travaux du roi Ânkhméryptahméryrê/Nékhébou connu par deux inscriptions au Ouadi Hammamat et l'autobiographie qu'il a laissée dans sa tombe à Giza. Dans celle-ci, il stipule notamment avoir été en charge de l'érection des *houout-ka* (chapelles funéraires) royales en Basse-Égypte. Le hasard des fouilles a voulu qu'en 1939, l'égyptologue égyptien Labib Habachi ait dégagé la *hout-ka* de Pépy I^{er} à Bubastis. Nous avons ainsi très vraisemblablement un monument dont on connaît celui qui fut en charge de sa réalisation : Ânkhméryptahméryrê/Nékhébou.

Nous avons déjà rencontré Ouni à plusieurs reprises et ce n'est pas un hasard. Il est sans conteste le personnage non royal le mieux connu de tout l'Ancien Empire. Il était connu par ses contemporains sous quatre noms : Ouni, Ouni l'Ancien, Néferounméryrê et Néfernakhtméryrê. Sa tombe est probablement établie dans le cimetière central d'Abydos et c'est de là que proviennent presque la totalité des documents le mentionnant, dont sa célèbre autobiographie. Il était issu de la grande noblesse abydénienne et était fils du vizir Iouou. Les fouilles récentes à Saqqara conduites par la Mission archéologique franco-suisse de Saqqara (MafS), ont pourtant révélé qu'il possédait également une tombe non loin de la pyramide de Pépy I^{er}. Des fragments de son autobiographie ont été identifiés, mais il s'avère que celle-ci était moins développée que celle d'Abydos. Ouni a mené une carrière hors norme. Il l'a commencée au palais sous Têti, où il est rapidement devenu le confident du nouveau roi Pépy I^{er} et a assisté seul au « procès de la reine », puis il semble avoir passé plusieurs années aux marges du royaume pour participer à diverses campagnes militaires. À la fin du règne de Pépy I^{er} puis sous Mérenrê I^{er}, il poursuit son ascension, en devenant notamment « directeur du Sud » (sorte de gouverneur général de Haute-Égypte) et en menant des expéditions aux carrières de granite à Éléphantine, mais aussi de grauwacke au Ouadi Hammamat et d'albâtre égyptien à Hatnoub où il semble avoir laissé des inscriptions. Sa carrière bien remplie s'achève par l'obtention du vizirat, peut-être honorifique.

À travers le personnage de Djâou, le frère des deux épouses homonymes de Pépy I^{er}, c'est une autre partie de la noblesse d'Abydos qui nous est dévoilée, après Ouni, auquel il était peut-être lié. Son pilier (Le Caire 1431) qui l'identifie en tant que vizir sous Pépy II, beau-frère du roi Pépy I^{er} et oncle de Mérenrê I^{er} et de Pépy II, fait de lui l'homme le plus important du royaume, probablement peu après l'avènement de Mérenrê I^{er}. Il est issu d'une famille d'Abydos qui s'attira les faveurs de la dynastie régnante. Sur le pilier de Djâou, qui date de Pépy II, le patriarche de la famille, Khoui fut « père du dieu » et son épouse, Nébet, « vizir » ! Il semble, cependant, que ce n'est qu'après l'alliance avec Pépy I^{er} que cette famille prit son essor. Deux autres documents mentionnent Khoui et Nébet. L'un date également du règne de Pépy II, tandis que l'autre pourrait lui être légèrement antérieur, si l'on en croit les simples titres portés par Khoui et Nébet, qui sont identifiés comme les parents du vizir Idi (peut-être un frère aîné de Djâou). Djâou est probablement l'ancêtre de l'Ibi d'Abydos dont l'autobiographie semble avoir été rédigée sous l'association au trône de Pépy II par Mérenrê I^{er} et que je mentionnais plus haut. Quoi qu'il en soit, c'est véritablement sous Pépy II que Djâou et ses sœurs acquièrent une importance majeure. Ainsi, comme en témoigne un décret d'Abydos (n° III), tous trois ont bénéficié chacun, à l'instar du roi Pépy II, d'une statue installée à l'intérieur du temple du dieu Khentymentyou à Abydos (fig. 2) ! C'est une première, qui rappelle les statues de particuliers que l'on rencontre si habituellement dans les temples divins à partir du Nouvel Empire.

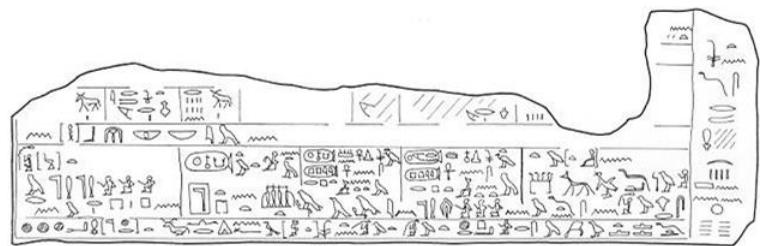


Figure 2 : Décret d'Abydos.

Les femmes dans les coulisses du pouvoir

La reine-mère Zezéschet est la première femme d'importance de la VI^e dynastie, dont elle est la fondatrice. Les éléments rassemblés concernant son origine semblent montrer qu'elle n'était ni d'extraction royale ni une épouse royale d'Ounis, le dernier roi de la dynastie précédente. Mère de Têti, elle a probablement joué un rôle important dans l'accession au trône de son fils Têti. Celui-ci lui rendit hommage bien des fois, notamment en adjoignant le nom de Zezéschet à ceux de presque toutes ses épouses issues de la noblesse memphite. On ne sait que peu de choses sur la reine-mère,

mais il est possible qu'elle ait survécu à l'assassinat de son fils et privilégié l'accession au trône d'Ouserkarê, peut-être au détriment du futur Pépy I^{er}. Cela expliquerait pourquoi on a retrouvé, remployés dans la maçonnerie du complexe funéraire de Pépy I^{er}, des éléments de son temple funéraire à elle. L'animosité entre le jeune roi et sa grand-mère paternelle semble confirmée par l'abandon du nom de Zezèschet à la fois dans la famille royale et chez les particuliers. C'est peut-être aussi pour cette raison que Pépy I^{er} attribua, sans doute de manière posthume, le titre de fille royale à Ipout I^{er}, sa propre mère, la plaçant ainsi comme nouvelle fondatrice de sa lignée.

L'histoire du roi Pépy II est étroitement liée à celle de sa mère, l'épouse de Pépy I^{er}, Ânkhnespépy II. Cette reine, issue de la noblesse abydénienne, nous l'avons vu, était probablement dotée d'une personnalité hors norme, puisqu'elle assura la régence et qu'elle fut la première femme à bénéficier de textes dans sa pyramide. Si Manéthon ne dit rien sur elle, il rapporte en revanche que Pépy II est monté sur le trône à l'âge de six ans. On a longtemps cru que Pépy II était le fils de Pépy I^{er}, ce qui ne cadre pas avec un très jeune âge pour l'accession au pouvoir de Pépy II. La découverte par la MafS de plusieurs fragments de reliefs indique clairement qu'Ânkhespépy II était aussi l'épouse de Mérenrê I^{er}. Si l'on fait de Pépy II le fils de Mérenrê I^{er}, qui régna probablement une douzaine d'années, il devient tout à fait possible que Pépy II soit monté très jeune sur le trône (fig. 3).

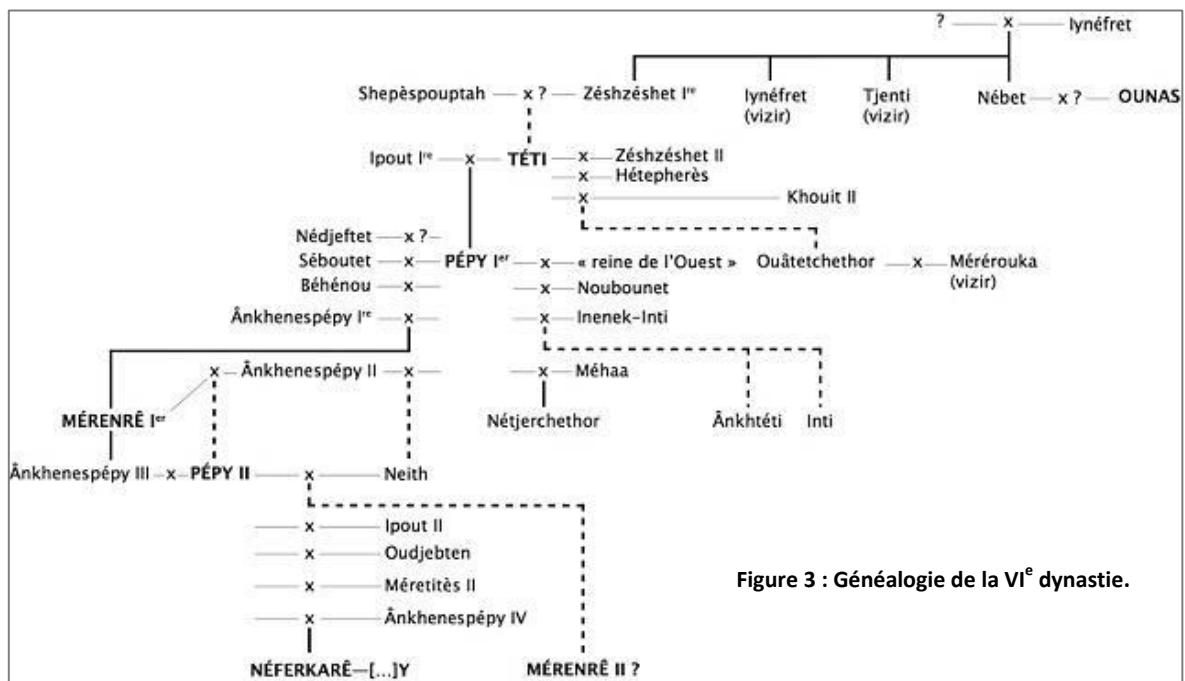


Figure 3 : Généalogie de la VI^e dynastie.

Des indices textuels semblent confirmer le fait que Pépy II ait été couronné roi à un très jeune âge. Le ton de la lettre très personnelle qu'il a adressée à Herkhouf, un chef d'expédition d'Éléphantine, montre clairement que c'est un enfant qui a dicté cette missive. Sur une statuette du Brooklyn Museum (n° 39.119), Ânkhnespépy II est représentée assise avec le jeune Pépy II assis sur ses genoux, dans une posture qui rappelle assez celle des Isis allaitantes de l'époque tardive. Un relief qui fut gravé au Sinaï en l'an 2 ou 3 de Pépy II, montre une représentation exceptionnelle en grand module de la reine-mère, qui porte l'*uraeus*, symbole royal par excellence, sur son front et tient en main une croix ansée, un attribut divin. C'est donc en tant que régente que la reine est représentée. Enfin, un décret inédit de Pépy II, trouvé par la MafS, ordonne à la reine d'aller surveiller l'arrivée de cinq barges au complexe funéraire de Pépy II. Un tel déplacement rappelle les visites royales sur les chantiers de constructions attestées parfois aux époques antérieures et serait tout à fait compatible avec une régence, dont on ne sait quand elle prit fin.

Rendue célèbre notamment par Manéthon (III^e siècle av. J.-C.) et Hérodote (V^e siècle av. J.-C.), la pharaonne Nitocris n'est pourtant attestée dans aucune source contemporaine de la VI^e dynastie, pas plus que son prétendu « frère » le roi Mérenrê II. D'après Ératosthène de Cyrène (III^e siècle av. J.-C.), le nom de Nitocris serait lié à la déesse Athéna (la déesse Neith des Égyptiens). Or on sait que l'une des filles de Pépy I^{er} et de la reine Ânkhenspépy II s'appelait Neith et qu'elle fut probablement mère de roi, peut-être de Mérenrê II. Celle-ci, qui n'a guère pu survivre au long règne de Pépy II puis à celui de son propre fils, ne peut être Nitocris. Elle pourrait en revanche avoir donné naissance à une Neith II, non encore attestée dans la documentation. Que Nitocris – si elle a bien existé – ait été une femme n'est pas du tout certain. Le papyrus royal de Turin, d'époque ramesside, aurait conservé le nom de Nitocris sous la forme « Netiqerti » (« Neith l'excellente (?) »). Le souverain ainsi désigné portait aussi le nom de Saptah, ce qui signifie « fils de Ptah ». Ce dernier nom semble montrer qu'à l'époque ramesside Netiqerti était considéré comme un homme et non une femme. Mais la fiabilité du papyrus sur ce/cette Nitocris est douteuse. L'étude des éléments qui composent ces deux noms (ajout du qualificatif « l'excellente » et la filiation divine) n'appartiennent pas au corpus des noms de personnes de la fin de l'Ancien Empire, mais pleinement celle de la Première Période Intermédiaire. Les désignations de Nitocris dans le papyrus royal de Turin ont donc vraisemblablement été recomposées *a posteriori*. Une autre liste ramesside, la Table de Séthy I^{er} à Abydos, pourrait laisser penser que le successeur de Mérenrê II, se nommait en fait Nétjerkarê, dont la consonance n'est pas sans rappeler celle de Nitocris. Il est possible, enfin, qu'une tradition bien postérieure à l'Ancien Empire ait mêlé les souvenirs de la régente Ânkhenspépy II et de ce roi Nétjerkarê, pour en faire une figure royale féminine sur le modèle de la pharaonne Néferousobek, qui a effectivement clôt le Moyen Empire.

En définitive, la VI^e dynastie est une dynastie somme toute assez bien connue et aux personnalités marquantes et très bien documentées. S'il est indéniable qu'elle fut confrontée à des difficultés politiques, celles-ci n'ont pas entravé le pouvoir royal qui a pu s'appuyer sur de puissants personnages du royaume qui, malgré leur pouvoir, demeuraient au service du roi. Cette dynastie a également connu des reines de caractère, mais qui ont toujours respecté le pouvoir du roi.

Quand les défunts parlent aux vivants : quelques autobiographies notables de l'Ancien Empire

Bernard MATHIEU

Maître de conférences HDR en égyptologie, Université Montpellier 3

Conférence du samedi 14 janvier 2017
Archives départementales – Grenoble

L'un des genres « littéraires » les plus productifs de la culture pharaonique est sans conteste celui des biographies et autobiographies. Il s'agit d'un genre bien spécifique à l'Égypte ancienne, dans lequel le défunt s'adresse aux vivants pour leur transmettre son expérience individuelle, s'ériger en exemple, mais aussi pour susciter l'accomplissement du culte funéraire, qui assure le souvenir de son nom auprès des générations futures. En retour, les vivants pourront attendre soutien et assistance de la part de l'au-delà. Traversant l'ensemble de l'histoire pharaonique, depuis l'Ancien Empire jusqu'à l'époque ptolémaïque, le genre de l'autobiographie, si richement représenté, nous permet ainsi de pénétrer au cœur de la culture égyptienne et de rencontrer quelques personnages illustres en leur temps. Dès les V^e et VI^e dynasties (vers 2500-2200 av. J.-C.), plusieurs compositions autobiographiques méritent attention, pour leur intérêt historique ou idéologique comme pour leur dimension littéraire. En voici quelques exemples.

1. La biographie du grand prêtre de Ptah Ptahchepsès

Le British Museum possède une immense stèle « fausse-porte » (BM EA 682) provenant de la chapelle funéraire d'un certain Ptahchepsès, enterré à Saqqâra (mastaba C 1), au nord de la pyramide à degrés de l'Horus Netjérykhet (Djéser), et dont l'une des fonctions fut de diriger le clergé du dieu Ptah à Memphis. La carrière de ce Ptahchepsès fut particulièrement longue, puisque les éléments biographiques conservés permettent de reconstituer le *curriculum* suivant. Il naquit sous le règne de Mykérinos et connut le dernier souverain de la IV^e dynastie, Chepseskaf. Il épousa vers 16 ans Khâmaât, la fille aînée d'Ouserkaf, fondateur de la V^e dynastie. Il devait avoir environ 17 ans lors de l'accession au trône de Sahourê, 29 ans à l'avènement de Néferirkarê, 49 à celui de Rênéféref, 59 à celui de Chepseskaf et 66 à celui de Nyouserrê. La stèle de Ptahchepsès fournit d'autre part une parfaite illustration de mise en forme stylistique, que souligne une « mise en page » typographique, chaque colonne de texte gravée sur les montants extérieurs étant réservée à une étape différente de la carrière du dignitaire. On notera la présence d'un jeu de mots appuyé sur son nom, *Ptah-chepsès* (« Ptah est précieux »), chaque colonne rappelant qu'il fut précieux (*chepsès*) aux yeux des souverains qu'il servit.



Figure 1 : Stèle « fausse-porte » de Ptahchepsès (BM EA 682).

2. L'autobiographie du prêtre Néferséchemrê

Néferséchemrê, surnommé Chéchi, était prêtre de la pyramide de Téti. La stèle « fausse-porte » de son mastaba, situé à proximité du complexe royal, à Saqqâra-Nord, illustre à merveille les principaux clichés autobiographiques de l'Ancien Empire, qui constituent l'une des sources d'inspiration des premiers *Enseignements* littéraires du Moyen Empire, comme le célèbre *Enseignement de Ptahhotep*. Dans la longue séquence présentée ici, le défunt décline toutes ses bonnes actions, expressions de la *maât*, sous une forme qui annonce, en positif, la future « déclaration d'innocence » du Chapitre 125 du Livre des Morts.

« Je suis sorti de ma cité, je suis descendu de mon nome,
après avoir pratiqué la *maât* pour son seigneur,
après l'avoir satisfait de ce qu'il désirait,
après avoir dit la *maât*, après avoir pratiqué la *maât*,
après avoir dit le bien, après avoir répété le bien,
après avoir saisi le meilleur pour choisir ce qu'il y avait de mieux pour les gens,
après avoir jugé entre les parties à leur satisfaction,
après avoir sauvé le misérable de celui qui était plus puissant que lui
autant qu'il était en mon pouvoir,
après avoir donné du pain à celui qui avait faim
et des vêtements < à celui qui était nu >,
après avoir fait aborder celui qui stagnait,
après avoir enseveli celui qui n'avait pas de fils,
après avoir fait un bac pour celui qui n'en avait pas,
après avoir respecté mon père et m'être montré agréable à ma mère,
après avoir éduqué leurs enfants. » (trad. BM)

3. L'autobiographie de Kaemtjénénet

Situé à Saqqâra-Nord, le mastaba de Kaemtjénénet, un contemporain du règne de Djedkarê-Isési, contenait une grande inscription biographique qui présente des aspects très originaux, voire uniques. L'extrait retenu ici évoque une traversée du Nil rendue particulièrement périlleuse par orage violent, comme le climat égyptien en connaît parfois. Grâce à ses compétences de batelier émérite, Kaemtjénénet permit à son souverain de traverser le fleuve sans encombre, ce qui lui valut la reconnaissance royale.

« En ce temps-là, comme étaient survenues nuées et ténèbres de l'obscurité, je ne trouvai personne pour prendre la route à cause de l'orage. Cependant, Sa Majesté ordonna de traverser le fleuve ce jour-là, où Seth était en furie, d'une extrême violence. Sa Majesté dit : "Je souhaite que tu agisses selon la volonté de Ma Majesté à ce sujet, car tu es, assurément, un vrai marin, et tu ne saurais redouter un violent orage sur le fleuve !". Sa Majesté effectua la traversée du fleuve, du début à la fin, et ce lui fut un plaisir extrême, car il n'en souffrit aucunement. Sa Majesté me félicita très vivement, et Sa Majesté ajouta : "C'était comme la navigation de Rê sur le grand lac du ciel !" » (trad. BM).

4. L'autobiographie d'Ouni

Le gouverneur et directeur de la Haute-Égypte Ouni, dont la carrière se déroula sous les quatre règnes successifs de Téti, Ouserkarê, Pépy I^{er} et Mérenrê I^{er}, est l'une des personnalités les plus célèbres de l'Ancien Empire. Son autobiographie figurait dans la chapelle de son mastaba d'Abydos. L'imposante dalle de calcaire sur laquelle elle est gravée, découverte par Mariette en 1860, est conservée au musée du Caire (CG 1435). Mais il ne s'agit là, probablement, que de la copie

abydénienne d'un original memphite, puisqu'on peut affirmer aujourd'hui, grâce aux découvertes récentes de la Mission archéologique française de Saqqâra, dirigée par Ph. Collombert, que la « véritable » tombe d'Ouni se situe à Saqqâra, à l'ouest du grand complexe funéraire de Pépy I^{er}. Bien des passages de l'autobiographie d'Ouni révèlent un souci formel indéniable. Figure en particulier, en conclusion du récit de la première expédition « asiatique » que dirigea Ouni sous le règne de Pépy I^{er}, une véritable litanie de victoire (col. 22-27). Le rédacteur a particulièrement soigné la composition formelle de ce poème militaire en procédant à une expansion progressive. Au-delà de la répétition du refrain, en effet (« cette armée est revenue en paix »), la première strophe joue sur une simple synonymie (dévaster / piétiner). La deuxième substitue à un élément unique (la destruction des fortifications) un élément double (la coupe des figuiers et des vignes). La troisième, enfin, constituée de trois distiques, propose une progression rythmique régulière : l'incendie de toutes les troupes (quatre unités accentuées), le massacre des troupes par dizaines de milliers (cinq unités accentuées), la capture des innombrables troupes prisonnières (six unités accentuées).

« Cette armée est revenue en paix
 après avoir dévasté le pays des habitants des sables,
 cette armée est revenue en paix
 après avoir piétiné le pays des habitants des sables !

Cette armée est revenue en paix
 après avoir détruit ses fortifications,
 cette armée est revenue en paix
 après avoir coupé ses figuiers et ses vignes !

Cette armée est revenue en paix
 après avoir mis le feu à tous ses contingents,
 cette armée est revenue en paix
 après avoir tué les contingents qui s'y trouvaient par nombreuses dizaines de milliers,
 cette armée est revenue en paix
 après avoir ramené prisonniers les très nombreux hommes qui s'y trouvaient ! » (trad. BM).

5. L'autobiographie de Herkhouf

Herkhouf joua un rôle déterminant dans l'exploitation commerciale de la Nubie sous les règnes de Mérenrê I^{er} et de Pépy II. Gravée en colonnes sur la façade de son tombeau, creusé dans la falaise du Qoubbet al-Haoua, en face d'Assouan, son autobiographie présente un intérêt historique majeur, puisqu'elle évoque successivement les trois expéditions qu'il mena dans le pays de Iam, probablement l'oasis de Dunqul. Lorsqu'il monte sur le trône, le nouveau pharaon Néferkarê-Pépy II n'a guère plus de six ans. La scène se situe donc durant la régence de la reine-mère Ânkhésépépy II, et c'est à un tout jeune souverain de sept ou huit ans que Herkhouf annonce par courrier qu'il est revenu sans encombre de son dernier voyage nubien, avec toutes sortes de produits... et un nain ! Impatient et surexcité à la perspective d'un divertissement inattendu, le jeune roi fit rédiger une ordonnance par les scribes de son Cabinet particulier, où transparaît l'enthousiasme de l'enfant royal.

« On a pris connaissance de l'objet de cette
 tienne lettre que tu as adressée au roi, au Cabinet,
 pour informer que tu étais revenu en paix de Iam
 avec la troupe qui t'accompagne. (...)

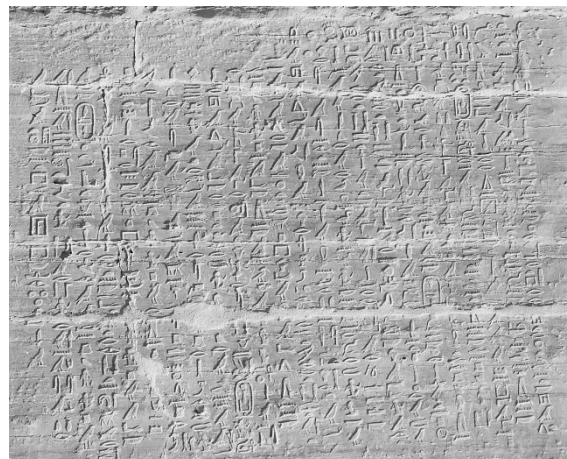
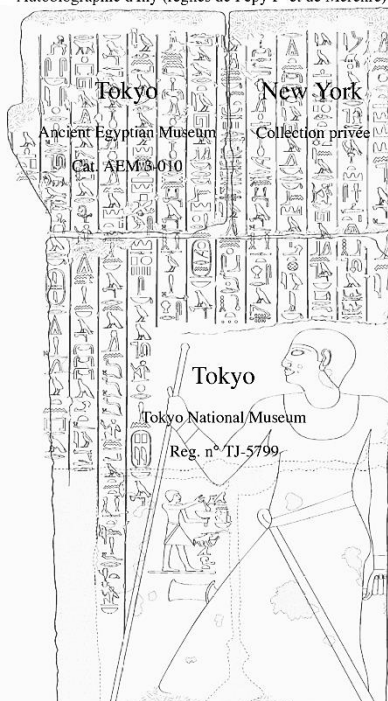


Figure 2 : Autobiographie de Herkhouf (Qoubbet al-Haoua).

Tu as dit dans cette tienne lettre que tu avais ramené du pays des habitants de l'Horizon un nain pour les danses du dieu semblable au nain ramené de Pount par le chancelier du dieu Ourdjedba au temps d'Isési. Tu as dit à Ma Majesté que jamais n'avait été ramené son pareil par quiconque ayant parcouru lam auparavant. (...) Descends donc sur le champ à la Résidence, laisse tout et prends donc avec toi, en vie, sain et sauf, ce nain que tu as ramené du pays des habitants de l'Horizon pour les danses du dieu et pour divertir et pour distraire le roi de Haute et Basse-Égypte Néferkarê (en vie pour l'éternité *djet*) ! Quand il embarquera avec toi, poste des hommes capables qui restent auprès de lui, par sécurité, pour éviter qu'il ne tombe à l'eau ! Quand il dormira, la nuit, poste des hommes capables qui reposent auprès de lui dans la cabine, et inspecte dix fois par nuit, car Ma Majesté désire voir ce nain plus encore que les produits des pays miniers de Pount ! Et quand tu parviendras à la Résidence, en prenant ce nain avec toi, en vie, sain et sauf, Ma Majesté fera pour toi quelque chose de plus grand encore que ce qui avait été fait pour le chancelier du dieu Ourdjedba au temps d'Isési, à la mesure de la volonté de Ma Majesté de voir ce nain ! » (trad. BM).

6. L'autobiographie d'Iny

Autobiographie d'Iny (règnes de Pépy I^{er} et de Mérenrê)



Beaucoup moins célèbre que celles d'Ouni ou de Herkhouf, l'autobiographie d'Iny, tout récemment reconstituée – bien que partiellement –, apporte un lot important d'informations nouvelles. Les blocs inscrits dont nous faisons état ici, assemblés par A. Diego Espinel et M. Marcolin sont actuellement conservés à Tokyo, dans deux musées différents (Ancient Egyptian Museum cat. 3010 et Tokyo National Museum Reg. n° TJ-5799), et à New York (collection privée). Iny officia sous les règnes successifs de Pépy I^{er} et de Mérenrê. Son texte nous apprend qu'il dirigea pour les souverains qu'il servit plusieurs expéditions, dont une à Byblos d'où il rapporta du bois pour la construction navale. À cette occasion, Iny mentionne un toponyme nouveau, Ro-hat, qui devait désigner un port fluvial du Delta oriental, d'où l'on pouvait s'embarquer pour naviguer en Méditerranée et rejoindre les sites portuaires du Levant. Iny rappelle également, comme le fera plus tard Herkhouf, l'existence d'un certain « chancelier du dieu Ourdjedba (qui vivait) au temps de Isési ». Nul doute que ce Ourdjedba, contemporain du roi Djedkarê-Isési, avant-dernier roi de la V^e dynastie, était devenu un personnage particulièrement célèbre pour être cité de la sorte dans plusieurs grandes autobiographies de la fin de l'Ancien Empire...

Figure 3 : Autobiographie d'Iny.

« [...] parce que j'étais plus précieux auprès de Sa Majesté que le chancelier du dieu Ourdjedba (qui vivait) au temps de Isési. (...) Je descendis au Palais avec le directeur de la Haute-Égypte et la Majesté de mon seigneur me gratifia d'or devant lui. (...) La Majesté de mon seigneur me donna le nom de "Iny-djéfaou" (= "Celui qui a rapporté de la provende") si grande était la faveur accordée par sa Majesté plus qu'à tout autre de mes semblables. (...) Je lui rapportai de l'argent et tout bon produit qu'avait désiré sa Personne, et sa Majesté me loua excessivement pour cela. Je fus envoyé à Byblos sous la majesté de Mérenrê, mon seigneur. J'en rapportai trois navires gyblites, ayant réalisé les grands navires du Palais. (...) Je descendis à Byblos depuis Ro-hat. J'en revins en paix. Jamais auparavant pareille chose n'avait été réalisée par aucun directeur de troupe envoyé par aucun dieu. » (trad. BM).



INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES (RÉCENTES) :

Pour la biographie de Ptahchepsès :

N.C. STRUDWICK, *Texts from the Pyramid Age*, WAW 16, 2005, p. 303-305 (n° 226) ; J. STAUDER-PORCHET, « Les autobiographies événementielles de la V^e dynastie : premier ensemble de textes continus en Égypte », dans M. Bárta, F. Coppens, J. Krejčí (éd.), *Abusir and Saqqara in the Year 2010-2011*, Prague, 2011, p. 747-766, en part. p. 761 ; R. GUNDACKER, « Die (Auto)Biographie des Schepsesptah von Saqqarah. Ein neuer Versuch zur Rekonstruktion der Inschrift und ein Beitrag zur stilistischen Grundlegung des wiederhergestellten Textes », *LingAeg* 23, 2015, p. 61-105.

Pour l'autobiographie de Néferséchemrê :

M. LICHTHEIM, *Maat in Egyptian Autobiographies and Related Studies*, OBO 120, 1992, p. 13-14 ; N. KANAWATI, M. ABDER-RAZIQ, *The Teti Cemetery at Saqqara. Vol. III, The Tombs of Neferseshemre and Seankhuiphtah*, ACER 11, 1998, p. 34-35 et pl. 18, 58 ; N. KLOTH, *Die (auto-)biographischen Inschriften des ägyptischen Alten Reiches : Untersuchungen zu Phraseologie und Entwicklung*, SAK Beiheft 8, 2002, p. 22-23 (44) ; N.C. STRUDWICK, *Texts from the Pyramid Age*, WAW 16, 2005, p. 300-302 (n° 224).

Pour l'autobiographie de Kaemtjénénet :

N. KLOTH, *Die (auto-)biographischen Inschriften des ägyptischen Alten Reiches : Untersuchungen zu Phraseologie und Entwicklung*, SAK Beiheft 8, 2002, p. 35 (76), 187-189, 194-195, 210-211 ; N.C. STRUDWICK, *Texts from the Pyramid Age*, WAW 16, 2005, p. 282-285 (n° 212) ; B. MATHIEU, « En ce temps-là... Histoire d'un incipit narratif égyptien des bords du Nil à l'Agora (Platon, *Phèdre*, 274-275) », dans N. Castellano, M. Mascort, C. Piedrafita, J. Vivó (éd.), *Ex Aegypto lux et sapientia. Homenatge al prof. J. Padró Parcerisa*, Nova Studia Aegyptiaca IX, 2015, p. 381-392.

Pour l'autobiographie d'Ouni :

T. HOFMANN, « Die Autobiographie des Uni von Abydos », *LingAeg* 10, 2002, p. 225-237 ; N. KLOTH, *Die (auto-)biographischen Inschriften des ägyptischen Alten Reiches : Untersuchungen zu Phraseologie und Entwicklung*, SAK Beiheft 8, 2002, p. 10-12 (20), 190-194, 200-202, 214-215 ; Chr.H. REINTGES, « De autobiografische Inscriptie van Weni », dans R.J. Demarée, K.R. Veenhof (éd.), *Zij schreven Geschiedenis. Historische documenten uit het Oude Nabije Oosten (2500-100 v. Chr.)*, MEOL 33, 2003, p. 44-56 ; N.C. STRUDWICK, *Texts from the Pyramid Age*, WAW 16, 2005, p. 352-357 (n° 256) ; Ph. COLLOMBERT, « Une nouvelle version de l'autobiographie d'Ouni », dans R. Legros (éd.), *50 ans d'éternité. Jubilé de la Mission archéologique française de Saqqâra (1963-2013)*, BiEtud 162, 2015, p. 145-157.

Pour l'autobiographie de Herkhouf :

N. KLOTH, *Die (auto-)biographischen Inschriften des ägyptischen Alten Reiches : Untersuchungen zu Phraseologie und Entwicklung*, SAK Beiheft 8, 2002, p. 24-25 (49), 196-199 ; W.K. SIMPSON dans W.K. Simpson (éd.), *The Literature of Ancient Egypt. An Anthology of Stories, Instructions, Stelae, Autobiographies, and Poetry*, 3^e éd., New Haven & Londres, 2003, p. 407-412 ; N.C. STRUDWICK, *Texts from the Pyramid Age*, WAW 16, 2005, p. 328-333 (n° 241) ; L.D. MORENZ, « Schrift-Archäologie. Eine Fallstudie zur Grabfassade des Har-chuf », SAK 42, 2013, p. 251-267 ; M. CAMPAGNO, « De Herkhuf a Ankhthifi: autobiografías y lógicas sociales en el valle del Nilo hacia finales del III milenio a.C. », *Estudios interdisciplinarios de Historia Antigua* IV, 2014, p. 31-48.

Pour la biographie d'Iny :

M. MARCOLIN, « Iny, a Much-Travelled Official of the Sixth Dynasty : unpublished reliefs in Japan », dans M. Bárta, F. Coppens, J. Krejčí (éd.), *Abusir and Saqqara in the Year 2005*, Prague, 2006, p. 282-310 ; A. DIEGO ESPINEL, M. MARCOLIN, « The Sixth Dynasty Biographic Inscriptions of Iny: More Pieces to the Puzzle », dans M. Bárta, F. Coppens, J. Krejčí (éd.), *Abusir and Saqqara in the Year 2010/1*, Prague, 2011, p. 570-615 et pl. 35-40 ; D. AGUT, J.C. MORENO-GARCÍA, *De Narmer à Dioclétien. 3150 av. J.-C. – 284 apr. J.-C.*, Paris, 2016, p. 165.

Étienne Drioton, grand égyptologue du XX^e siècle

Michèle JURET

Conservatrice du musée Josèphe Jacquot, Montgeron

Conférence du samedi 11 mars 2017
Archives départementales – Grenoble

Le chanoine Étienne Drioton est l'un des grands égyptologues du xx^e siècle. Il fut directeur général du service des Antiquités d'Égypte, au Caire (1936-1952), président de l'Institut d'Égypte, président de la Société française d'égyptologie, professeur au Collège de France. Ses archives conservées au musée Josèphe Jacquot à Montgeron permettent de retracer son parcours exceptionnel.

De Nancy au Caire

Né à Nancy le 21 novembre 1889, dès l'âge de 11 ans Étienne Drioton se passionne pour la civilisation égyptienne. Tout en choisissant la voie sacerdotale, il poursuit de brillantes études dans cette discipline. Dès 1919 il enseigne à l'Institut catholique de Paris puis à l'École du Louvre. Pour faciliter le travail de ses étudiants, en 1920 il rédige une grammaire hiéroglyphique et déjà, il publie des articles scientifiques très appréciés de ses collègues. En 1923 il participe avec Georges Bénédite à la création de la Société française d'égyptologie, en devient le premier secrétaire.

Premier voyage en Égypte

En décembre 1924 l'Institut français d'archéologie orientale l'appelle en Égypte pour une mission épigraphique au temple de Médamoud. Il y travaillera auprès de Fernand Bisson de la Roque durant plusieurs saisons de fouilles jusqu'en 1932, principalement pour relever et traduire les inscriptions hiéroglyphiques. Ses travaux se révéleront d'une importance considérable pour éclairer l'histoire du site. De 1925 à 1927 plusieurs de ses publications paraissent sur les inscriptions, les hymnes qu'il a découverts, l'histoire des fouilles, la protection magique de Thèbes. Les relevés qu'il fit sur les blocs de la porte de Tibère sont restés inédits à ce jour¹. Enfin, de 1932 à 1936, nous le retrouvons pour d'autres missions épigraphiques au temple de Tod où F. Bisson de la Roque a ouvert un nouveau chantier.



Figure 1 : L'abbé Drioton à Tod.
© Archives É. Drioton Montgeron.

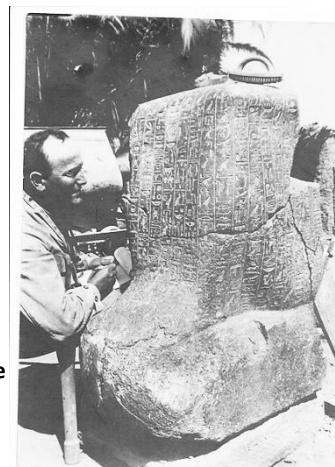
Entre-temps, suite à la disparition de Georges Bénédite, en 1926 l'abbé est nommé conservateur-adjoint au département des Antiquités égyptiennes du musée du Louvre. À ce titre il participe activement auprès de Charles Boreux à l'étude des œuvres provenant principalement des fouilles de la Thébaïde, ainsi qu'à la réorganisation des salles. Il s'intéresse particulièrement à la présentation de la salle consacrée au monastère de Baouït et à l'étude des œuvres coptes. On peut penser que ce grand intérêt pour l'art des chrétiens d'Égypte se fait l'écho de son engagement sacerdotal. En 1927, il est nommé chanoine honoraire de la cathédrale de Nancy.

¹ Relevés découverts par Félix RELATS MONTSERRAT lors de ses recherches dans les archives E. Drioton, conservées au musée Josèphe Jacquot de Montgeron.

Étienne Drioton est un travailleur infatigable. De concert il maintient son enseignement, assure des « conférences promenades » dans les salles du musée du Louvre et lorsqu'il le peut, poursuit ses missions épigraphiques sur les chantiers de Médamoud puis de Tod. C'est aussi un chercheur. Il publie des articles scientifiques éclairant bien des domaines de l'égyptologie. Citons notamment sa découverte de l'existence d'un théâtre à l'époque pharaonique et ses travaux sur la cryptographie. Les premiers résultats de ses recherches sur ce sujet sont annoncés dans une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, le 13 mai 1932.

Figure 2 : Relevés sur la statue cube de Minmosé (Médamoud).

© Archives É. Drioton Montgeron.



Directeur général du service des Antiquités d'Égypte, au Caire



Figure 3 : Portrait du Directeur du Service des Antiquités d'Égypte.

© Archives É. Drioton, Montgeron.

Égyptologue déjà reconnu et apprécié, en 1936 il est appelé par le roi d'Égypte Fouad I^{er} à la haute fonction de directeur général du service des Antiquités égyptiennes, au Caire. Commence pour lui un parcours ponctué de moments exceptionnels mais aussi de difficultés. Dans un climat anti-occidental un rival égyptien, nommé sous-directeur du service, multipliera les intrigues contre lui. Le roi Fouad meurt cette même année 1936. Son fils le jeune Farouk, âgé de 17 ans, monte sur le trône.

En janvier 1937, Étienne Drioton accompagne le jeune souverain lors du voyage inaugural de son règne. Farouk I^{er} s'intéresse à l'histoire de son pays. Il apprécie hautement l'immense savoir de Drioton, mais aussi sa cordialité, son humour, son enthousiasme. Ceci est très important car il soutiendra les actions du directeur général. Il s'intéresse aux chantiers de fouilles, les subventionnant parfois sur sa cassette personnelle. Étienne Drioton est novateur dans bien des domaines. C'est ainsi que, au cours de ce voyage, il

propose au jeune souverain un projet « pharaonique » pour l'époque : le déplacement du temple de Philae sur l'île d'Awad, afin de le mettre à l'abri des eaux du Nil. Depuis la construction du premier barrage d'Assouan en effet, le temple est submergé durant dix mois chaque année.

Étienne Drioton a donc emboîté le pas à ses illustres prédécesseurs français à la direction du Service. Une tâche énorme l'attend. Il n'épargne pas son travail pour mener à bien à la fois l'administration des musées, la réorganisation des services ainsi que la gestion des chantiers de fouilles. De plus, il se doit de cultiver les relations utiles à la fois au Service et aux archéologues ; tâche qui requiert une certaine diplomatie en ces temps difficiles. En retour il vivait des moments exceptionnels.



Figure 4 : É. Drioton sur un chantier.

© Fonds Maimbourg.

C'est ainsi qu'en février 1939, alors qu'il doit accompagner sur les sites le prince Reza Pahlévi, futur shah d'Iran, lui parvient cette lettre de Pierre Montet. « Mon cher collègue, j'ai le plaisir de vous informer que nous venons de trouver le tombeau d'Osorkon II... » C'était le tout début des fabuleuses découvertes des tombes royales de Tanis. Étienne Drioton suivra de très près cette merveilleuse aventure et en assumera bien évidemment les problèmes administratifs. Il sera

extrêmement fier de présenter au musée du Caire le résultat de cette prodigieuse découverte, par une équipe française.

Ailleurs sur de nombreux sites on fouille, on reconstitue. Faut-il citer parmi eux : Saqqara, Giseh, Karnak, Deir el-Médineh, Deir el-Bahari, Tounah el-Gebel, Kom Abou Yasine où l'on découvre une nécropole de taureaux sacrés, Héliouan où environ 4 000 tombes datant des premières dynasties sont mises au jour. Autant de sites qu'il visite régulièrement pour apprécier l'avancée des travaux, pourvoir aux besoins matériels, accorder ou renouveler les concessions. On le rencontre donc régulièrement sur les chantiers, appareil photographique et carnet de notes en mains, car dans le même temps, en chercheur infatigable, il engrange nombre de données pour ses publications. Entre 1939 et 1945 soixante-et-une études seront publiées.

Il faut encore porter à son actif la création du premier service de Restauration. La dégradation des tombes devient préoccupante. Étienne Drioton, après nombre de démarches initiées dès 1938 pour sensibiliser le gouvernement à l'urgence d'intervenir, devra attendre 1942 avant d'obtenir les crédits nécessaires à la création de ce service spécialisé, devenu indispensable. Il en confie la direction à un expert hautement qualifié, Alexandre Stoppelaere qui en un premier temps réalise lui-même ce délicat travail, enseigne sa discipline à l'école des Beaux-Arts, puis encadre de petites équipes constituées de ses meilleurs élèves.

1952 Révolution égyptienne, le retour en France

Depuis quelques mois en Égypte les remous sociaux s'amplifient. Le 23 juillet 1952, le roi Farouk est destitué. À ce moment Étienne Drioton est en France, en congé à Nancy dans sa famille. Étant donné le climat anti-occidental qui prévaut en Égypte et la jalousie irréductible de certains de ses rivaux, il comprend que désormais, privé de l'appui du roi, il ne pourra remplir sa mission dans des conditions acceptables. Il présente sa démission au gouvernement égyptien.

S'il fallait dresser le bilan de son action à la tête du service des Antiquités, on peut affirmer que l'œuvre accomplie est immense. Durant seize années il s'est montré un administrateur remarquable malgré des conditions parfois difficiles. Sous son impulsion des chantiers de fouilles ont été ouverts tandis que d'autres poursuivaient leurs investigations. Soucieux de préserver cet inestimable patrimoine, il a œuvré au mieux pour protéger les sites les plus exposés aux dégradations ou les faire restaurer grâce à un service spécialisé. De nombreux travaux ont permis la valorisation des monuments. Il avait élaboré de grands projets : agrandissement du musée égyptien, création de petites unités muséales en province. Pour le sauvetage des vestiges *in situ*, rappelons son projet pour le temple de Philae. Les équipes d'archéologues trouvaient en lui un interlocuteur éclairé, attentif à leurs problèmes. Son départ laissait la plupart d'entre eux tristes et désemparés. Enfin pour qu'une génération d'égyptologues puisse prendre le relais des anciens, il avait dispensé durant de nombreuses années ses cours à l'université Fouad I^{er}, formant des doctorants capables de poursuivre la tâche. En cela, dernier Français à diriger le service des Antiquités d'Égypte, il avait préparé l'avenir.

En 1952 l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres lui décerne le prix Gaston Maspero.

En France le savant choisit de travailler près de Paris à Montgeron (91). Il est nommé directeur de recherche au CNRS, président de la Société française d'égyptologie. Renouant avec son rôle de professeur il dispense ses cours à l'École du Louvre et à l'École pratique des hautes études. Il poursuit ses travaux scientifiques et continue de publier. En 1957 il est élu professeur au Collège de France. L'une de ses dernières préoccupations reste le sauvetage des temples de Nubie et particulièrement celui de Philae. Il s'investit par ses écrits.

Une œuvre scientifique immense et novatrice

Inlassable chercheur aux compétences multiples, le chanoine Drioton a exploré toutes les branches de l'égyptologie. Son immense savoir, son esprit d'analyse ouvert à tous les domaines, lui ont permis d'explorer des voies nouvelles. Sa bibliographie est considérable. Elle dépasse largement les trois cents numéros d'articles et d'ouvrages traitant de sujets aussi variés que le théâtre, la cryptographie, la magie, la philologie, l'histoire, la religion, les inscriptions des scarabées, l'art pharaonique mais aussi l'art et la civilisation copte... Autre idée novatrice, il émet la possibilité d'une forme de monothéisme dans la religion égyptienne, l'existence d'une force suprême qui correspondrait à un dieu unique. Ceci rejoint ses convictions religieuses.

Le 17 janvier 1961, le chanoine Étienne Drioton s'éteint à Montgeron à l'issue d'une longue maladie. Le monde de l'égyptologie perd un maître. Il repose à Villers-les-Nancy, dans sa Lorraine natale.



Figure 5 : Ét. Drioton.

© Archives Ét. Drioton Montgeron.

Les hiéroglyphes des écrivains : savoirs et imaginaires, XIX-XX^e siècles

Daniel LANÇON

Professeur de littérature française, Université Grenoble Alpes

Conférence du samedi 8 avril 2017
Ancien Parlement du Dauphiné – Grenoble

Alors que le discours tenu sur l'écriture égyptienne porte encore bien souvent au début du siècle sur « les anciennes allégories sacrées »¹, la découverte de Champollion en 1822 marque à l'évidence une rupture épistémologique². Trois démarches entrent dès lors en concurrence :

- celle des « savants austères », linguistes égyptologues, dont la science va progresser au fil du siècle³ jusqu'à permettre la création de corpus littéraires authentiques proposés à la lecture en traduction française mais dont les avancées sont contestées pendant une trentaine d'années⁴ ;
- celles de mythographes "égyptosophistes" prétendant à la vérité des signes d'une langue symbolique primitive⁵ ;
- celle des écrivains de vocation dont l'impossible mission de remotivation du signe ne va cesser de croiser une pensée des « hiéroglyphes » envisagés littéralement ou métaphoriquement (Balzac, Flaubert, Gautier, Nerval, Baudelaire, Mallarmé, Valéry).

Par cette communication, je me propose de retracer et d'interpréter l'évolution de cette coexistence conflictuelle au fil du siècle, en lien avec un imaginaire de la connaissance linguistique et pré-linguistique, comme si on se trouvait hors de toute pratique langagière (de langue parlée).

La poésie romantique puis surtout symboliste se serait-elle donnée pour « mission » de récupérer les prestiges de cette langue abolie et de renouer avec des modes de penser antérieurs ? Si oui, comment s'exprime cette résurgence dans les œuvres ? Les signifiés se renforcent-ils d'une re-symbolisation ? Des structures mentales « dépassées » ont-elles été ressaisies de l'intérieur ou n'ont-elles été qu'un jeu avec un passé que l'écrivain ne fit que mimer ?

¹ Sous-titre de la *Nouvelle explication des hiéroglyphes des Égyptiens* d'Auguste Lenoir, 1809. Pour le savant rationaliste Étienne Quatremère, « Ces caractères expriment les idées plutôt que des sons », « ils n'appartiennent à aucune langue connue », *Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Égypte*, 1808.

² « L'écriture hiéroglyphique est tout à la fois figurative, symbolique et phonétique », lettre de Jean-François Champollion à Dacier, 1822. Il s'agira dès lors d'envisager l'approche d'une langue humaine, écrite et qui fut parlée, non plus d'une parole de l'esprit.

³ La première *Chrestomathie égyptienne* (1868) est publiée par Emmanuel de Rougé, égyptologue au Collège de France depuis 1860.

⁴ Voir la réception dans la *Revue de Paris*, la *Revue des deux mondes*, le *Magasin pittoresque*, *L'illustration*, entre 1835 et 1870. Je me propose d'interpréter ces réticences en lien avec l'attitude des écrivains majeurs.

⁵ Un *Dictionnaire des hiéroglyphes* est publié en 1841 par Camille Duteil, basé sur l'idéographisme maçonnique de Charles-François Dupuis (*Origine de tous les cultes* ou *La Religion universelle*, 1795, réédité jusqu'en 1822), un an avant le *Dictionnaire égyptien en écriture hiéroglyphique* (1842) de Champollion. Louis de Brière présente une « langue théurgique, magique et efficace » dans son *Cours public et gratuit explicatif des hiéroglyphes égyptiens et des religions anciennes d'après les auteurs anciens et les monuments des divers peuples de l'antiquité* (1847). La rêverie symbolique pré-linguistique subsiste encore dans la pensée occultiste fin-de-siècle. Papus soutient ainsi l'idée d'une langue « idéographique » pour initiés ayant perduré à côté d'un langage démotique usuel (1900-1913).

ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES RÉCENTS (RELATIFS À L'ÉGYPTE) :

D. LANÇON, *L'Égypte littéraire de 1776 à 1882. Destin des antiquités et aménité des rencontres*, Préface d'Yves Bonnefoy, Paris, 2007.

D. LANÇON, « L'Égyptophilie littéraire de Prisse d'Avennes : une mémoire des altérités », dans M. Volait (dir.), *Émile Prisse d'Avennes. Un artiste-antiquaire en Égypte au XIX^e siècle. Colloque de l'Institut national d'histoire de l'art, 31 mars 2011*, Le Caire, 2013, p. 17-28.

D. LANÇON, « L'imaginaire littéraire des hiéroglyphes chez les écrivains français : égyptosophie, cratylisme et analyse de la psyché », dans S. Moussa (dir.), *Le XIX^e siècle & ses langues*, Paris, Société des études romantiques et dix-neuviémistes, V^e congrès 24-25 janvier 2013, sur le site de la Société et de la Fondation Singer-Polignac en novembre 2013, communication consultable (audio-vidéo).

D. LANÇON, « L'Égypte ancienne des écrivains et des lettrés. Entre égyptologie et égyptosophie (1920-1970) », dans Fl. Quentin (dir.), *Le Livre des Égyptes*, Paris, 2014, p. 781-787 (bibliographie p. 975-976).

D. LANÇON, « Les ruines périssent aussi : éléments pour une histoire de la posture anti-archéologique dans les récits de voyage en Égypte (XIX^e - début XX^e siècle) », dans C. Delmas, D. Lançon (dir.), *Vestiges du Proche Orient et de la Méditerranée*, Paris, 2015, p. 147-162.



Programme des conférences 2017 – 2018

FÊTE DE L'ÉGYPTOLOGIQUE

Salle polyvalente, VIF

SAMEDI 7 OCTOBRE 2017

16h30 : ***Survivance de la vie d'un Égyptien***

Bénédicte LHOYER, doctorante en égyptologie, Université Paul-Valéry, Montpellier 3

18h00 : ***Le miel de Pharaon***

Julie LAFFONT, doctorante en égyptologie, Université Paul-Valéry, Montpellier 3

DIMANCHE 8 OCTOBRE 2017

16h30 : ***L'écrit au quotidien en Égypte ancienne***

Sylvie DONNAT-BEAUQUIER, maître de conférences en égyptologie, Université de Strasbourg

18h00 : ***La Satire des métiers***

Pascal VERNUS, directeur d'études émérite à l'EPHE, Paris



ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

2 rue Auguste-Prudhomme, GRENOBLE

SAMEDI 18 NOVEMBRE 2017 à 15h00

Les « ombrages » de Vif : histoire d'une demeure du XVII^e siècle à nos jours

Karine MADRIGAL, chargée du dépouillement des archives Champollion

SAMEDI 13 JANVIER 2018 à 16h00

Les défunts parlent encore aux vivants : quelques autobiographies notables du Moyen Empire

Bernard MATHIEU, maître de conférences HDR en égyptologie, Université Montpellier 3

Conférence précédée par l'**Assemblée Générale de l'association** (à 14h30)

FACULTÉ DE MÉDECINE ET PHARMACIE

23 avenue Maquis du Grésivaudan à LA TRONCHE

SAMEDI 9 DÉCEMBRE 2017 à 15H00

La mode en Égypte ancienne

Laure BAZIN-RIZZO, docteur en égyptologie, Université Paul-Valéry, Montpellier 3

SAMEDI 24 MARS 2017 à 15h00

Toutankhamon, pharaon célèbre et méconnu

Marc GABOLDE, professeur en égyptologie, Université Montpellier 3

SAMEDI 28 AVRIL 2018 à 15h00

Mort et survie des dieux d'Égypte : la victoire du christianisme sur l'ancienne religion

Christian CANNUYER, professeur à la Faculté de Théologie catholique de Lille

Programme des séminaires d'égyptologie 2017-2018

(minimum : 12 personnes – maximum : 20 personnes)

SAMEDI 14 OCTOBRE 2017

Drovetti et la formation des collections égyptologiques
Sylvia EINAUDI

SAMEDI 25 NOVEMBRE 2017

Quand les images se mettent à parler
Simon THUAULT

SAMEDI 27 JANVIER 2018

Padiaménopé, la TT 33
Isabelle RÉGEN

SAMEDI 3 MARS 2018

La tombe de Séthi I^{er} et les nouvelles découvertes
Florence MAURIC-BARBÉRIO

SAMEDI 26 mai 2018

La stèle du vizir Ouser
Bernard MATHIEU et Mathilde FRÈRE

INFORMATIONS PRATIQUES

TARIFS

- Sylvia EINAUDI 47 €
- Simon THUAULT 47 €
- Isabelle RÉGEN 47 €
- Florence MAURIC-BARBÉRIO 47 €
- Bernard MATHIEU et Mathilde FRÈRE 47 €

- **Forfait 5 séminaires : 225 €** (au lieu de 235 €) ou 3 versements de 75 €.

Il est possible de s'inscrire à un ou plusieurs modules, ou à la totalité (légère remise sur le prix total détaillé), avec dans ce dernier cas, un échelonnement envisageable des paiements : 3 chèques, remis à l'inscription et encaissés en début de chaque trimestre.

HORAIRES : de 9h30 à 17h30 avec pause déjeuner de +/- 2 heures (soit 6h de séminaire).

LIEU : MJC Allobroges (1 rue Hauquelin – Grenoble).

À côté de l'arrêt de tram B « Place Notre-Dame » et en face du Musée de Grenoble.

INSCRIPTIONS

Les inscriptions doivent parvenir (au moins pour le premier séminaire) d'ici la fin septembre ou au plus tard directement à Vif, lors de la Fête de l'Égyptologie des 7 et 8 octobre 2017, auprès de :

Mme Dominique TERRIER : 28 rue Georges Maeder – 38170 Seyssinet-Pariset
(avec le coupon-réponse et un/les chèque(s) libellé(s) à l'ordre de l'ADEC correspondant au montant de votre inscription).

Programme des cours d'égyptologie 2017-2018

CIVILISATION (UIAD)

Professeur : Karine MADRIGAL

Lieu : Université Inter-Âges (UIAD), 2 square de Belmont – 38000 GRENOBLE.

- **INITIATION À L'ÉGYPTE ANTIQUE (19h30)** 110 € / an
(Réf. H041) **Lundi**, tous les 15 jours, de **9h à 10h30**. **1^{er} cours le lundi 2 octobre**.
Découverte de la civilisation égyptienne antique au détour de ses pratiques religieuses, funéraires mais aussi de sa vie quotidienne et des institutions.
Ce cours s'adresse aux personnes n'ayant aucune connaissance en égyptologie.
- **HISTOIRE DE L'ÉGYPTE ANTIQUE (19h30)** 110 € / an
(Réf. H044) **Lundi**, tous les 15 jours, de **11h à 12h30**. **1^{er} cours le lundi 2 octobre**.
Année consacrée à l'étude des différents règnes et évènements de l'histoire égyptienne antique du Nouvel Empire.
Ce cours s'adresse aux personnes ayant déjà quelques connaissances en égyptologie.
- **HISTOIRE DE L'ÉGYPTOLOGIE (19h30)** 110 € / an
(Réf. H042) **Lundi**, tous les 15 jours, de **9h à 10h30**. **1^{er} cours le lundi 25 septembre**.
Ce cours est consacré à l'étude des différents personnages qui ont marqué la discipline égyptologique depuis le XIX^e siècle.
Ce cours est ouvert à tous, pas besoin de connaissances particulières.
- **ARCHITECTURE FUNÉRAIRE : ÉTUDE DES TOMBES (19h30)** 110 € / an
(Réf. H045) **Lundi**, tous les 15 jours, de **11h à 12h30**. **1^{er} cours le lundi 25 septembre**.
Cours thématique pour découvrir l'univers des tombes égyptiennes. Cette année, il s'agit d'étudier les décors des tombes du Nouvel Empire.
Ce cours est ouvert à tous, pas besoin de connaissances particulières.
- **ÉTUDE THÉMATIQUE : UN OBJET, UNE HISTOIRE (19h30)** 110 € / an
(Réf. H043) **Mardi**, tous les 15 jours, de **17h30 à 19h00**. **1^{er} cours le mardi 3 octobre**.
Chaque séance sera consacrée à l'étude d'un objet égyptien ; du point de vue archéologique, historique, histoire de l'art.
Ce cours est ouvert à tous, pas besoin de connaissances particulières.

ÉPIGRAPHIE (UIAD)

Professeur : Gilles DELPECH

Lieu : Université Inter-Âges (UIAD), 2 square de Belmont – 38000 GRENOBLE.

- **STAGE D'INITIATION : DÉCOUVERTE DES HIÉROGLYPHES (5h)** 40 € / stage
(Réf. X031) **Jeudi** de **11h à 12h**. **1^{er} cours le jeudi 9 novembre**.
Stage de 5 séances consécutives d'une heure chacune.
Atelier proposant une initiation aux hiéroglyphes à travers des thèmes-clés de la civilisation égyptienne (nom royal, stèle funéraire...)
Ce stage s'adresse aux personnes n'ayant pas de connaissances en égyptologie.
- **ÉPIGRAPHIE – NIVEAU 1 (24h)** 135 € / an
(Réf. H031) **Mercredi**, tous les 15 jours, de **17h30 à 19h**. **1^{er} cours le mercredi 27 septembre**.

Découverte et introduction à l'écriture hiéroglyphique, apprentissage des signes et traduction de phrases simples avec exercices.

- **ÉPIGRAPHIE – NIVEAU 2 (24h)** **135 € / an**
(Réf. H032) **Lundi**, tous les 15 jours, de **17h30 à 19h**. **1^{er} cours le lundi 25 septembre**.
Approfondissement des règles grammaticales élémentaires avec exercices et travaux pratiques.
- **ÉPIGRAPHIE – ATELIER A (24h) ex-4^e année** **135 € / an**
(Réf. H034) **Lundi**, tous les 15 jours, de **17h30 à 19h00**. **1^{er} cours le lundi 2 octobre**.
Application et validation des connaissances acquises (textes courts et simples) et poursuite de l'apprentissage.
- **ÉPIGRAPHIE – ATELIER B1-confirmés (24h) ex-5^e année A** **135 € / an**
(Réf. H0351) **Lundi**, tous les 15 jours, de **14h30 à 16h00**. **1^{er} cours le lundi 25 septembre**.
Étude de textes complexes (traduction, analyse et interprétation) : les Mystères d'Osiris à Abydos (suite), la théologie d'Amon à Thèbes-ouest.
- **ÉPIGRAPHIE – ATELIER B2-confirmés (24h) ex-5^e année B** **135 € / an**
(Réf. H0352) **Lundi**, tous les 15 jours, de **14h30 à 16h00**. **1^{er} cours le lundi 2 octobre**.
Étude de textes complexes (traduction, analyse et interprétation) : les Mystères d'Osiris à Abydos (suite), la théologie d'Amon à Thèbes-ouest

ÉPIGRAPHIE (ADEC – à Vif)

Professeur : Céline VILLARINO

Lieu : Maison des Associations, salle Verte – 38450 VIF.

- **ÉPIGRAPHIE – 1^{re} année : Initiation à l'écriture hiéroglyphique** **160 € / an**
Mardi, tous les 15 jours, de **17h45 à 19h15**. **1^{er} cours le mardi 17 octobre**.
Découverte de l'écriture des anciens Égyptiens : signes hiéroglyphiques, sens de lecture, structure grammaticale, traduction de textes simples.
Ce cours s'adresse aux personnes n'ayant aucune connaissance en égyptologie.
- **ÉPIGRAPHIE – 3^e année** **160 € / an**
Mardi, tous les 15 jours, de **17h45 à 19h15**. **1^{er} cours le mardi 10 octobre**.
Approfondissement de l'apprentissage de l'écriture des anciens Égyptiens : phrase verbale (suite), proposition à prédicat nominal, traduction de textes simples.

INSCRIPTIONS

Pour tous les cours

- Lors du Forum des Associations à Vif (salle Polyvalente), le samedi **9 septembre 2017** ;
- À l'UIAD (2 square de Belmont – 38000 Grenoble), le mardi **19 septembre 2017** de 14h à 16h30 ;
Tel. : 04.76.42.44.63. Site Internet : www.uiad.fr
- Lors de la Fête de l'Égyptologie (Vif, salle Polyvalente), le week-end des **7-8 octobre 2017**.
Email : contact@champollion-adece.net. Site Internet : www.champollion-adece.net

NB :

- Aux tarifs des cours dispensés à l'UIAD, il convient d'ajouter **65 € d'adhésion à l'UIAD + 1 €** pour le Centre de documentation et le Point presse de l'UIAD.
- Aux tarifs des cours dispensés par l'ADEC, il convient d'ajouter **25 € d'adhésion à l'ADEC**.



www.champollion-adec.net



Avec l'aimable soutien de :



Bulletin distribué gratuitement aux adhérents de l'Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion

Code ISSN 1961-3040